

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 45.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, l'aligne, 10 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 NOVEMBRE 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

## CONDUITE HONTEUSE

La conduite de M. Gélinas envers L'OPINION PUBLIQUE est honteuse et dénote chez ce jeune homme un caractère méprisable. Lui qui dénonçait avec tant de violence dans L'OPINION PUBLIQUE les Tarte et les Tardivel qu'il appelait des marchands de religion, il fait comme eux, il ne laisse pas passer une occasion d'attaquer au nom de la religion le journal qu'il aimait tant il y a quelques semaines.

Combien de fois il a dit que L'OPINION PUBLIQUE était une tribune libre ouverte à la discussion!

Eh bien! aujourd'hui il avale tout ce qu'il a dit, déchire tout ce qu'il a écrit, et, ce qui est plus honteux, dénonce L'OPINION PUBLIQUE comme un journal dangereux, pour un article publié, il y a trois mois, alors qu'il était encore collaborateur de ce journal.

Dans le temps il n'a rien dit, il n'a pas même songé à se plaindre de cet article, mais depuis l'esclandre sur laquelle il comptait pour s'emparer de L'OPINION PUBLIQUE, son zèle religieux a pris des proportions effrayantes, et, pour faire du tort à un journal qui ne lui a jamais fait que du bien, il a recours encore à cette pauvre religion, l'instrument de tous les hypocrites et des ambitieux dans ce pays. Il entre dans ce commerce de religion contre lequel il s'élevait avec tant de force. Il imite ceux auxquels il reprochait si énergiquement d'exploiter la bonne foi du clergé pour des fins personnelles ou politiques.

Il déterre un article publié, il y a trois mois, dans le journal dont il était le collaborateur, un article où l'auteur comparait la situation matérielle de la province d'Ontario à celle de notre province, et il en fait un article impie.

M. Gélinas croit que le meilleur moyen de tuer un adversaire et de se rendre populaire parmi les conservateurs et le clergé, est d'avoir recours à ces moyens révoltants.

Mais l'ambitieux et vaniteux jeune homme se trompe, il est impossible que la majorité des conservateurs et du clergé soit dupe de tous ceux qui se servent du parti pour des fins aussi égoïstes.

Non-seulement c'est impossible, mais nous savons que les conservateurs intelligents—et ils sont nombreux—condamnent la nouvelle direction de la *Minerve*.

Si on ne connaissait pas ce qui se passe, on ne pourrait comprendre qu'on laisse M. Gélinas se servir de la *Minerve* pour satisfaire ses rancunes et ses jalousies.

Il y a à la *Minerve*, un homme d'expérience, et nous sommes surpris que les conservateurs ne lui donnent pas la place qui lui appartient. Cet homme était au dîner de M. Fréchette, il y a même parlé afin de dégager sa responsabilité de la position anti-nationale prise par ses jeunes et imprudents collègues, ses supérieurs par le capital qu'ils ont pris on ne sait où.

Et ses jeunes collègues, ses maîtres suivant le chiffre des actions, ces hommes en apparence si inflexibles sur les principes qui avaient dénoncé d'avance tous ceux qui iraient au dîner Fréchette, lui permettent d'aller à ce dîner et de condamner par sa présence et ses paroles leur conduite mesquine.

Le public n'a-t-il pas raison de penser

que ce sont des farceurs qui ne croient pas un mot de ce qu'ils prêchent et s'imaginent que les conservateurs et les prêtres sont de grands enfants prêts à tout gober, à tout avaler?

Il y a assez longtemps que nous endurons sans rien dire les insultes de M. Gélinas.

La patience a des limites.

## LA MARÉE MONTE A TROIS-RIVIÈRES

C'est un fait bien reconnu ici aujourd'hui, Trois-Rivières, qui depuis si longtemps dormait dans un apathie inconcevable, commence à se réveiller et pour tout de bon. C'est une bonne aubaine pour les Trifluviens et en même temps, c'est une bonne note pour eux. J'avais cru que nous ne pourrions jamais sortir de cet état de somnolence; j'avoue que je me suis trompé, mais je ne le regrette pas toutefois. La marée monte ici, et à qui le devons-nous en grande partie? Je ne crains pas de le dire, nous le devons en grande partie à notre excellent concitoyen M. Benjamin Sulte, qui, depuis plusieurs années n'a cessé de travailler avec une ardeur inouïe et incroyable pour cette petite ville, comme on l'appelle encore aujourd'hui dans quelques quartiers; nous le devons ensuite à notre presse trifluviennaise qui n'est pas restée en arrière.

Aujourd'hui, l'élan est donné, nous avons des espérances, qui, je l'espère, ne nous tromperont pas. Le chemin de fer du lac St-Jean qui avance à grands pas, va nous lancer dans une vie de progrès et de prospérité qui nous permettra de prendre rang parmi les premières villes de la Puissance. Ce chemin, qui est destiné à ouvrir un nouveau royaume est aussi destiné à faire sortir des limbes la ville des Trois-Rivières. Le chemin de fer du lac St-Jean nous sera très avantageux; cela c'est parfait, mais pas immédiatement. Cette entreprise sera le complément. Pour le présent, nous entrevoyons la prospérité ailleurs.

Depuis un certain temps, on parle beaucoup d'un port de mer à Trois-Rivières. On a ri de nous quand nous avons commencé à parler de ce sujet. On a dit un port de mer à Trois-Rivières? mais ne voilà-t-il pas que cette petite veut mettre le pied sur nous? C'est très bien. Mais Paris ne s'est pas fait en un jour; de même le port de mer des Trois-Rivières ne sera pas, l'année prochaine, semblable à celui de Montréal et à celui de Québec. Mais dans quelques années, on ne rira peut-être pas de nous. Les trifluviens ont une qualité qui n'est pas de second ordre; c'est la patience et ils l'ont cette qualité à un souverain degré. La preuve, c'est qu'ils ont attendu plusieurs siècles avant de se lever et de se mettre à l'œuvre.

C'est donc un fait reconnu, Trois-Rivières est lancé dans la voie du progrès et tout nous dit que nous irons loin, car la cité de Laviolette ne peut pas toujours demeurer stationnaire quand nos voisines remplies de zèle, prospèrent. Nos trifluviens ne veulent pas nuire à leurs sœurs, mais ils veulent avoir une place convenable sous le soleil de la prospérité et du bonheur. Notre âge, notre position, nos avantages nous en fait un devoir. Et moi, comme citoyen des Trois-Rivières, j'ai hâte de voir arriver le jour où cette vieille

citée prendra rang parmi les villes de la Puissance. Peut être qu'alors, tous nous dirons je m'en vais à Trois-Rivières et nous avons un port de mer AUX TROIS-RIVIÈRES.

L.-A.-L. DESAULNIERS.

## CORRESPONDANCE ANGLAISE

LA SITUATION EN IRLANDE

Les comtés de Mayo et de Galway sont déclarés en état de trouble, par le lord lieutenant d'Irlande; c'est là une demi-mesure qui demeurera sans effet, et à mon avis c'est une satisfaction purement platonique donnée aux propriétaires.

Ces comtés de Mayo et de Galway sont les plus malheureux de l'Irlande, car la grande partie du sol de cette contrée désolée est composée de marais dont on extrait la tourbe qui sert au chauffage, et de terres couvertes de bruyères où les bestiaux trouvent difficilement un maigre pâturage. Or, ce sont ces paysans qui mangent à peine, qui ne sont pas même vêtus—j'en ai vu qui n'ont jamais possédé qu'une chemise et qu'un pantalon—ce sont ces paysans qui, en raison de la récente ordonnance du Vice-Roi, vont être obligés de contribuer à l'entretien de la force armée qui doit occuper le pays?

Il est utile de remarquer que la misère est la même dans les villes que dans les campagnes, et pour vous en donner une idée exacte, je puis citer cette scène navrante à laquelle j'ai assisté lors de mon second passage à Galway. Une troupe composée d'au moins sept cents individus, tout un faubourg de la ville, se présentait à la porte du *workhouse*, requérant l'admission dans la maison de charité. Il y avait là des femmes, des enfants, des vieillards, des jeunes hommes; de cette population en guenilles, aux visages sombres, de ces bouches affamées ne s'échappait ni un cri, ni une plainte. Assis par terre, dans la rue, tous ces misérables attendaient dans un silence profond que la grille du *workhouse* s'ouvrit pour eux. C'était une manifestation, je l'admets, mais une manifestation terrible et contre laquelle les constables, si nombreux qu'ils soient, ne peuvent rien.

Les magistrats, cependant, parlementèrent, et il le fallait bien. Il ne s'agissait point de paysans que la terre ne nourrissait pas, mais de pêcheurs qui, faute de bateaux, ne pouvaient plus exercer leur profession. Pendant longtemps, les pêcheurs de Galway, sur des barques non pontées et à moitié pourries, avaient, sans s'éloigner de la côte, gagné de quoi ne pas mourir de faim; aujourd'hui, de grands bateaux anglais, convenablement outillés, croisant jusque dans leurs eaux, mettent sur le marché, pris en une seule matinée, plus de poisson que ces gens pauvres gens n'en pêchent en trois jours. La piètre industrie des pêcheurs de Galway est donc ruinée; dix d'entre eux, les plus vieux, les plus infirmes sont entrés au *workhouse*, et on a promis aux 690 autres de s'occuper de leur situation très digne d'intérêt certainement, mais à laquelle la proclamation du vice-roi ne viendra pas en aide.

Multiplier les agents de police en Irlande, semble pour quiconque connaît le pays un singulier moyen d'y rétablir la sécurité; au reste, les propriétaires n'ont qu'une confiance médiocre dans la valeur

de ce moyen, car lord Tenylemore, lord Sligo et lord Ardilaun lui-même, ce lord généreux dont j'ai déjà parlé, celui qui ne réclame pas ses loyers, celui dont la femme dépense une fortune en aumônes, quittent leurs terres. Ils ont tous reçus des avertissements, et les avertissements de l'insaisissable *Rory* étant des condamnations à mort, dont l'exécution est toujours tentée sinon toujours accomplie, on comprend l'empressement avec lequel on se met à l'abri des menaces de ce justicier mystérieux. Les intendants qui restent dans les domaines au lieu et place de leurs maîtres, sont gardés par les constables, protection trop souvent inefficace, car dernièrement deux coups de fusils ont été tirés sur l'agent de lord Sligo.

Pour que la police servit à quelque chose, il faudrait qu'elle occupât militairement toutes les fermes dont les locataires ne font pas partie du Land League; il serait nécessaire aussi de mettre deux hommes armés à côté de chaque charrue, et encore, n'empêcherait-on pas les attaques nocturnes, et les animaux n'en seraient pas moins égorgés ou mutilés. Un seul armurier de Dublin a vendu dans une semaine 1,400 fusils avec baïonnettes; comme il est présumable que ce n'est pas pour tuer des lapins, lesquels sont fort rares en ce pays, que ces achats ont été faits, rien n'empêche de supposer qu'il y a en Irlande une organisation armée prête à appuyer les projets pacifiques de M. Parnell.

A l'ordonnance du lord-lieutenant, M. O'Connor, membre du parlement pour la ville de Cork, ancien sténographe au Central News, et un des chefs de l'administration, a répondu déjà que le gouvernement ayant inauguré un système de coercition, il fallait n'y plus avoir confiance, et maintenir, fortifier, étendre la lutte contre la propriété. Si ce n'est la guerre civile, c'en est du moins la chanson. Je ne charge pas les couleurs du tableau, mais témoin oculaire des événements irlandais, je suis surpris de la tranquillité du ministère anglais en face de ces événements. Si M. Foster, secrétaire-général pour l'Irlande, passait quelques soirées dans ces comtés de Galway ou de Mayo, à Cong, à Clonburg ou à Ballinrobe, je doute qu'il se sentit assuré sur l'avenir; il est vrai que je doute encore plus qu'il rentre vivant au château de Dublin.

M. Forster a promis aux propriétaires que, pour rétablir l'ordre, le gouvernement était disposé à suspendre *l'habeas corpus act*. Je suis certain que tout le monde sait ce que c'est que l'acte d'*habeas corpus*.

La suspension de *l'habeas corpus* autorise l'arrestation d'un individu sans indication préalable du motif de cette arrestation. Elle donne au gouvernement un pouvoir exceptionnel et met à sa merci la liberté de tous les citoyens; cette suspension ne peut être autorisée que par le parlement et, dans les circonstances présentes, la réunion du parlement serait donc nécessaire, ce qui rend peu probable l'adoption de cette mesure extrême; on essaiera tout avant d'en arriver là, mais le cas échéant, la suspension de *l'habeas corpus* entraînerait presque immédiatement l'arrestation des chefs de l'agitation; moyen excellent pour calmer les esprits ou pour faire éclater une véritable révolution.

## LAURÉATS CANADIENS A ROME

L'Abeille annonçait, il y a quelques jours, que parmi ceux qui s'étaient le plus distingués aux derniers examens de la Propagande on remarquait les noms de trois de nos compatriotes, MM. Gonin, Lemieux et L. Pâquet. Ils ont obtenu la plupart des principaux prix. Quand on sait que toutes les nations catholiques sont représentées à la Propagande par les élèves les plus brillants de leurs séminaires, on a le droit d'être fier du succès de nos compatriotes.

"Si quelque chose peut me consoler de la perte de ma femme, disait un homme veuf, c'est qu'elle est bien morte."

## UNION SUCRIÈRE DU CANADA

Le prospectus de cette entreprise démontre que l'Union Sucrière du Canada est fondée, sous les auspices et avec l'assistance du gouvernement de la province de Québec. Le capital s'élèvera à dix millions, en 40,000 actions de 250 francs chacune. Les intérêts durant la construction seront payés au taux de cinq par cent. Le conseil d'administration sera comme suit :

Président honoraire, hon. J.-A. Chapeau, premier-ministre de la province de Québec; Président, M. Bourglouis, président de la Banque industrielle et commerciale; Vice-président, M. B. Legru, manufacturier de sucre à Donaville et Rivelon; Censeur, M. G. Benoit Champy, délégué administrateur; M. le comte G. de Wayer, fondateur de la société.

## ÇA ET LÀ

Nous avons reçu le premier numéro de la *Rive Nord*, journal hebdomadaire, publié à Joliette. M. L.-U. Fontaine en est propriétaire et rédacteur. M. Fontaine est un ancien journaliste dont les écrits ont souvent été fort remarquables.

\* \*

Des américains sont venus ces jours derniers visiter les montagnes de silèse et ont apporté deux tonnes de ce sable pour expérimenter; il paraît que c'est le sable le plus pur que l'on puisse se procurer. Il est rumeur qu'une compagnie américaine doit se former dans le but d'établir une verrerie à Kamouraska où la matière première abonde.

\* \*

*The Dominion Annual Register for 1879*, par M. Morgan.—M. Morgan est infatigable. Tous les ans il publie quelque livre, des annales où l'on trouve les renseignements les plus précieux et les plus utiles. On y trouve sous une forme condensée les événements les plus importants de l'année, tous les faits d'un intérêt public.

M. Morgan mérite qu'on encourage ses ouvrages.

\* \*

M. Fabre dit dans sa correspondance européenne :

Papa Garibaldi fait encore parler de lui; il vient d'arriver de Caprera à Gènes pour réclamer son gendre Canzio qu'on a mis en prison. On annonce même qu'il viendra jusqu'à Paris embrasser Blanqui. Mais le bonhomme n'est plus ce qu'il était; il voyage, mais ne marche plus; la tête trotte, mais les jambes, non pas. Si le gouvernement avait en France autant d'esprit que ceux qui le chansonnent, il s'arrangerait de façon à faire venir Garibaldi sur le boulevard. Le pauvre homme y ferait si pitoyable figure qu'il n'y tiendrait pas longtemps, et que ses admirateurs auraient bientôt fait de le retirer de la scène. Le parti radical en est réduit aux momies: Garibaldi, Blanqui. C'est au gouvernement à le bien prouver au peuple, en fournissant à toutes ces figures d'un autre âge l'occasion de montrer leurs rides.

## NOS GRAVURES

**Un esturgeon monstre.**—Des pêcheurs ont pris, il y a quelques jours, près de l'île au Diable, un esturgeon du joli poids de 300 livres. Ce poisson monstre a été transporté sur le marché d'Halifax.

**Le gargantua canadien.**—Ce phénomène représente les développements rapides et extraordinaires que prend le Canada. On sait que Sir John lui a fait céder par l'Angleterre tout ce qui restait de l'Amérique du Nord.

**Les puits de gaz de Louiseville.**—Toutes les semaines on enrichit l'industrie du pays de quelque découverte. Parmi ces découvertes il faut mentionner celle des puits de gaz de Louiseville que M. l'abbé Laflamme, de Québec, est allé examiner.

M. Laflamme est d'opinion que le gaz vient du lit de Trenton, couche calcaire,

qui s'étend depuis Montmorency jusque dans le Haut-Canada.

Le résumé des recherches et des constatations chimiques, faites par le savant abbé, est que le gaz naturel de Louiseville peut servir au chauffage mieux qu'à l'éclairage, mais que, cependant, si on le carbure en le laissant passer sur la gazoline, on lui donne un pouvoir éclairant considérable, au moins égal à celui du gaz d'éclairage ordinaire. Mais l'inconvénient de la gazoline est qu'elle est fort explosive. Cependant, à Louiseville, on pourrait se servir en toute sûreté de gazoline avec un appareil placé à plusieurs pieds sous terre, dans le voisinage des puits de gaz.

## LES AVANTAGES DU CRÉDIT-FONCIER

On lit dans le *Courrier de Montréal* :

Le Crédit Foncier Franco-Canadien est une compagnie à fonds social, organisée par un statut de notre Législature Provinciale, et dont le siège est à Paris. Le capital social est de 25,000,000 de francs divisé en actions de 500 francs. Ce capital pourra être augmenté si les opérations de la compagnie l'exigent.

Un montant de 5,000,000 de francs, formant 10,000 actions libérées, doit être souscrit et payé pour que la compagnie puisse commencer ses opérations. Elle a le droit d'émettre des obligations, remboursables en quarante ans, pour une somme n'excedant pas la valeur de ses propres capitaux placés à intérêt. Les fondateurs et les directeurs provisoires sont MM. Cohen d'Anvers, Joubert, Thors et quelques autres financiers de Paris, et MM. Chapeau, Wurtele et Paquet, représentant le Canada. La première assemblée des actionnaires est convoquée pour le 21 décembre prochain, pour nommer le premier bureau régulier de la compagnie.

Un bureau principal sera établi à Québec, et une agence à Montréal. En outre, d'autres agences pourront être établies ailleurs si le bureau de direction le juge à propos.

Les opérations de la compagnie consisteront en prêts sur hypothèques, prêts sur obligations des municipalités ou des commissaires d'écoles, achat d'obligations émises par des corporations municipales ou scolaires, municipalités de villes, de villages, de paroisses ou de comtés, obligations ou actions de banques, de chemins de fer, etc., et obligations ou débetures du gouvernement provincial.

L'intérêt ne pourra être plus élevé que le taux légal, 6 pour cent; le remboursement pourra être fait au moyen d'une annuité à long terme, ou en bloc dans un intérêt plus court, au choix des emprunteurs. L'annuité sera calculée de la même façon que celle de l'emprunt provincial de \$4,000,000.

Nos institutions de crédit prêtent sur hypothèque à 8 pour cent, les banques à 7, les sociétés de construction à 6 ou 7, nominativement, mais en réalité à 12 ou 14 pour cent. Le résultat inévitable de l'arrivée en ce pays des fonds de cette compagnie sera une baisse générale dans le taux de l'intérêt.

Nos cultivateurs surtout, qui sont depuis si longtemps à la merci des usurers, pourront se libérer, purger les hypothèques portant 10 pour cent d'intérêt qui écrasent leurs terres et engloutissent le plus clair de leurs profits. Il ne tiendra qu'à eux de rendre cette libération permanente en apportant plus d'économie dans leur manière de vivre et en cultivant avec plus de discernement.

Quand une femme consent à vous quitter, soyez sûr qu'elle sait où aller.

\* \*

La plupart de nos torts envers les autres viennent de nos torts envers nous-mêmes; nous avons trop négligé de nous perfectionner. En travaillant chaque jour à augmenter son trésor d'intelligence et de bonté, on a beaucoup de richesses à répandre, et l'on peut faire beaucoup d'heureux.

## LES "CHANTS NOUVEAUX"

PAR M. BENJAMIN SULTE

Un joli petit recueil de soixante pages, grand comme la main, mais rempli de charmantes poésies. On y trouve beaucoup d'esprit, de facilité, d'élégance et de bonne humeur. Pour un rien on achète cela, et c'est un trésor pour les gens à l'esprit délicat. Pour prouver que nous disons vrai, nous détachons de ce recueil les trois dernières pièces.

L'AIMABLE VOLEUR

M. L'ABBÉ J.-B. PRIMEAU, PRÊTRE, WORCESTER

On vous a pris mes *Laurentiennes*.  
Petit péché; simple malheur.  
Ces choses-là sont très-anciennes :  
On a toujours pillé les vers.  
Si vous découvrez le coupable,  
N'allez pas crier au voleur—  
De l'embrasser je suis capable :  
C'est un lecteur !

NOMMEZ-VOUS ! \*

Puisque cet homme a "fait sa marque,"  
Dans l'avenir il survivra ;  
Mais, fût-il soldat ou monarque,  
Sans son nom, qui le nommera ?

\* Ecrit sur la supplique d'un milicien de 1812 qui avait signé de sa marque, sans mentionner son nom.

BILI ET AU RÉDACTEUR D'UN JOURNAL

QUI A PUBLIÉ MON PORTRAIT

Or ça ! mon cher, sans badinage,  
Je tourne à la célébrité !  
Je vais en perdre la gaieté  
Et prendre dans mon voisinage  
Un air de grandeur affecté.

L'artiste m'a donné des charmes :  
Je fais un beau brin de garçon.  
Mais, pour un rimeur de chanson,  
Je pose en soldat sous les armes...  
"Il en faut de chaque façon."

Puisqu'en deux ou trois paragraphes  
Vous m'avez savamment grandi,  
Trouvez-moi donc, en bon ami,  
Un marché pour mes autographes ;  
Nous partagerons le profit.

## Conduite patriotique d'un prêtre

On lit dans la *Concorde* :

Nous avons déjà eu occasion de parler du patriotisme du Révd. M. Proulx, curé de St-Tite, et de son dévouement pour la colonisation. Nous avons signalé ses efforts pour assurer le succès de cette grande entreprise nationale qui consiste à ouvrir une voie de communication avec la belle et riche vallée du lac St-Jean.

On a vu, ce digne prêtre, à la tête de ses paroissiens, abattre le premier arbre, puis, aidé de ces vaillants colons, se frayer un chemin à travers la forêt, depuis le chemin de fer des Piles, jusqu'à la paroisse de St-Tite.

M. Proulx n'a pas voulu s'arrêter en aussi bon chemin. Il a conçu dernièrement le projet de travailler au repatriement des Canadiens émigrés aux Etats-Unis.

Il s'est, dans ce but, rendu à New-York, à Boston et à Worcester afin d'engager nos compatriotes à revenir au pays. Dimanche dernier, il a prêché devant une grande réunion de fidèles à Worcester et a terminé son sermon, en exposant les avantages du Canada, comparés à ceux des Etats-Unis, et en faisant appel à leur patriotisme. Il fut écouté avec le plus grand intérêt et à la suite de son sermon un grand nombre de ses auditeurs lui signifièrent leur intention de retour au Canada, le printemps prochain.

M. Proulx est de retour de sa mission. Nos plus sincères félicitations à ce patriotique curé.

Un curé de campagne prêchant un jour sur les beautés de la nature, et la toute puissance du Créateur, dit : "Dans chaque brin d'herbe il y a un sermon." A quelques jours de là il était occupé à raser le gazon devant le presbytère, un paysan l'aperçoit et lui crie : C'est cela, monsieur le curé, coupez vos sermons le plus court que vous pourrez.



LE GARGANTUA CANADIEN

## L'AGITATION EN IRLANDE

Un rédacteur du *Figaro* qui voyage en Irlande parle comme suit de l'agitation qui règne dans ce pays et des assemblées auxquelles il a assisté :

Le meeting de New-Ross, charmante petite ville de 5,000 habitants, qui a eu lieu dimanche dernier, était un meeting monstre, et le concours de M. Parnell lui avait été assuré. En effet, M. Parnell est arrivé le samedi soir ; reçu avec des acclamations et des airs de musique variés, trop variés même, malgré l'insistance de la foule, qui criait sous les fenêtres de son hôtel, il n'a pas paru au balcon ; je constate, du reste, qu'il n'y avait pas de balcon à l'hôtel où des appartements lui avaient été réservés.

Dès cinq heures du matin, dimanche, New-Ross est en rumeur ; en charrette, en char, à pied, à cheval ; par toutes les routes coule le torrent des admirateurs de Parnell ; de l'hôtel où réside le nouvel agitateur, jusqu'à la place où se tiendra le meeting, les maisons sont ornées de fleurs, de branches vertes, et sur les drapeaux non moins verts qui flote aux fenêtres, se détache le portrait de Parnell, avec cette devise : *Parnell for ever!*

À midi, venus des trois comtés voisins, 10,000 individus entassés sur la grande place où était élevée une large plateforme du haut de laquelle on découvre un admirable paysage, et les moins admirables têtes des membres du Land League, attendent en dansant, en hurlant, les organisateurs du meeting.

De minute en minute, la foule augmente ; je distingue une femme, un monstre, fort imbibée de whisky, complètement vêtue de vert, tenant un étendard vert, avec la légende éternelle : *Parnell for ever!* Elle précède une troupe de musiciens soufflant des airs écossais (?) d'autres sorcières brandissent des branches de verdure en criant : *Hurrah for Parnell!* Que le diable peut faire à ces dames la liberté de l'Irlande, et quelle terre peuvent-elles réclamer ? N'approfondissons pas ce mystère.

Mais les drapeaux s'agitent, ce ne sont plus des hurlements, mais des vociférations irlandaises. Vociférations que l'on n'oublie jamais, quand on a eu le désagrément de les entendre une fois. Dix corps de musique écorchent ensemble l'air : *Voici le héros qui s'avance, c'est le cortège de M. Parnell qui débouche sur la place.* Les toits des maisons environnantes sont couverts de spectateurs, il y a maintenant 25,000 personnes pressées les unes contre les autres ; le héros pourra-t-il franchir cette muraille humaine ?

Non sans peine, M. Parnell atteint la plateforme, les hurrahs qui accueillent son apparition sont indescriptibles. Grand, mince, élégant, le teint brun mat, la figure fine encadrée d'une légère barbe blonde, portant sur sa redingote noire un pardessus clair, les mains gantées de jaune, M. Parnell paraît avoir trente-cinq ans. Il s'avance à la barre, reçoit froidement les acclamations du peuple et soulève son chapeau rond en signe de remerciement.

Le meeting est ouvert.

Le silence le plus complet s'établit et il n'y a aucun agent de police pour maintenir l'ordre ; le gouvernement n'est représenté que par deux sténographes chargés de la reproduction exacte de tous les discours qui seront prononcés.

C'est un prêtre catholique qui parle le premier, il est fort applaudi par la foule qui mugit et ondule devant cette plateforme menaçant de s'écrouler sous les coups de cette vague humaine. Un second prêtre succède au Père Doyle, puis viennent des membres du Parlement et enfin M. Parnell lui-même. Ici l'enthousiasme devient de la folie, et il est évident que si M. Parnell veut commander à cette foule de mettre le feu aux quatre coins de Londres, il n'y aura pas la plus petite hésitation.

— Il y aurait beaucoup moins de misère et de maladies dans le monde si on faisait un plus grand usage des Amers de Houblon. C'est une vérité qui se répand partout ; des milliers de familles constatent que c'est le moyen le moins dispendieux de conserver la santé. Nous conseillons à tout le monde d'en faire l'essai. W. & A. Rochester, N.-Y.

## DULCIGNO

(Voir gravure dans le No. 44.)

Le petit port de mer albanais sur lequel se concentre, à cette heure, l'attention de l'Europe entière, ressemble à sa voisine Raguse, en ce qu'il possède deux bassins. L'un, très exigü et peu profond, ne peut donner l'hospitalité qu'à des navires jaugeant moins de 200 tonnes.

L'autre, le *Vat di Noco*, est à Dulcigno ce que Gravosa est à Raguse : le refuge des vaisseaux de grande taille.

Malheureusement, l'entrée de ce bassin est si étroite que depuis quelque temps les navires autrichiens le délaissent pour le port de San Giovanni au Medua, et il en résulte un coup terrible pour la prospérité de Dulcigno.

Dulcigno, qui en 1860 possédait 190 navires, n'en a plus guère que 80, affectés au trafic des côtes.

Jadis, Dulcigno était un "nid à pirates," le rendez-vous où 400 vaisseaux corsaires apportaient leur butin, et se préparaient à de nouveaux exploits.

Depuis 1815, c'est-à-dire après la naissance de la flotte autrichienne, le brigandage fit de mauvaises affaires : les bâtiments de pirates se transformèrent en bâtiments marchands ; mais, comme s'ils devaient forcément revenir à "leurs premières amours," ils tombèrent entre les mains des corsaires grecs, pendant la guerre de l'indépendance, et reprirent leur ancienne destination sous de nouveaux maîtres.

\* \*

Les deux bassins divisent Dulcigno en deux parties bien distinctes, la vieille et la nouvelle ville.

La vieille ville, dominée par le fort, ne contient pas plus de 80 maisons, dont 50 au plus sont habitées.

Bien qu'entouré de murs épais, le fort n'a plus aucune importance militaire, l'artillerie moderne établie sur les hauteurs de Moschura et de Klausia en aurait facilement raison.

La ville neuve compte 400 maisons environ, et sa population se décompose ainsi : 2,500 musulmans, 80 familles serbes appartenant à l'Eglise orthodoxe grecque, 40 catholiques romains, et une centaine de bohémien sans religion ni nationalité déterminée.

C'est depuis 1858 seulement que les chrétiens ont droit de cité dans la ville.

Dulcigno, que les Albanais appellent *Ukun*, les Turcs *Olgun*, les Serbes *Ulshin*, portait autrefois le nom d'*Ulvinium* et plus anciennement encore celui de *Colchinium*.

Pline nous dit que la ville fut fondée par des expatriés de la Colchide, d'où cette appellation de *Colchinium*.

Après le démembrement de l'empire romain, Dulcigno tomba au pouvoir des maîtres de l'Orient, et resta, jusqu'au onzième siècle, sous le joug de Constantinople.

Les Serbes s'en emparèrent en 1180, et la conservèrent jusqu'en 1408. La ville devint alors la propriété des Vénitiens, qui s'y maintinrent jusqu'en 1571, époque à laquelle les Turcs, sous le commandement d'Achmet pacha, parvinrent à la reconquérir.

Les Vénitiens tentèrent, à plusieurs reprises, notamment en 1718, de la reconquérir. Mais tous leurs efforts se brisèrent contre la puissance ottomane.

\* \*

Dulcigno resta turc jusqu'en 1878, lorsque les Monténégrins, commandés par Plamenac, l'emportèrent d'assaut. A cette occasion, 1,000 hommes de la garnison turque perdirent la vie, et 500 furent faits prisonniers. Du même coup, les Monténégrins leurs prirent 5 drapeaux, 5 pièces de canon et 1,500 fusils. Mais pendant l'assaut, la ville avait été incendiée et presque complètement détruite.

Telle est l'histoire du morceau de terre qui donne lieu à tant de compétitions.

Un journal chinois vient d'entrer dans sa deuxième année. Il a perdu tous ses anciens souscripteurs.

## LE CHIEN CHARITABLE

Dans un petit village d'un des districts les plus pauvres de l'Irlande, vivait une pauvre veuve, à laquelle, pour tout héritage son mari avait laissé deux enfants ; deux filles, l'une âgée de deux ans, l'autre de cinq. Après toute la peine du monde et avec des efforts inouïs, elle réussit à passer deux années de son pénible veuvage. Une nourriture malsaine et insuffisante, obtenue au prix d'un travail trop dur pour son corps délicat, avait fini par l'épuiser et par la jeter sur son lit de douleur ; la mort la prit en pitié et l'enleva dans quelques jours, sans beaucoup de souffrances, aux chagrins de ce monde.

La misère dans la commune était si grande que rien ne put être fait pour secourir les deux pauvres orphelines. Tous les voisins, quoique animés des meilleurs sentiments, avaient été eux-mêmes frappés par les conséquences terribles de la famine, et entendaient trop souvent pleurer leurs propres enfants, demandant en vain du pain, pour pouvoir songer à venir en aide à d'autres.

— Si on pouvait seulement amener les enfants à Kilburn, un village situé à quelques lieues d'ici, dit un des voisins après que la pauvre mère fut enterrée ; là, habite un frère qui ne pourrait pas refuser de prendre soin de ses enfants.

— Mais les choses sont aussi mauvaises là bas qu'ici, répondit un autre, et je crains qu'elles ne s'en trouveront pas mieux.

— Il est impossible qu'il leur arrive pire qu'ici, où ils sont sûrs de mourir de faim. En les envoyant à leurs parents, nous aurons fait notre devoir. Nous ne pouvons en aucun cas les garder ici.

Un charretier qui allait non loin de Kilburn, prit par pitié les deux petites filles dans sa voiture. Lizzie avait sept ans maintenant et Mary cinq ans. Les pauvres enfants restèrent l'une près de l'autre bien tranquilles dans la voiture, et le charretier les regardait à peine. Vers l'après-midi, il atteignirent l'endroit où la voiture devait changer de route. L'homme les fit descendre, leur indiqua le chemin à gauche et leur dit d'aller tout droit sans quitter la grande route, et qu'elles arriveraient dans deux heures à peu près à destination. Il les quitta. Les enfants pleurèrent amèrement en lui disant adieu, et autant qu'elles purent apercevoir le chariot de l'homme, elles ne le quittèrent pas des yeux ; une fois qu'il eut disparu, les enfants recommencèrent à pleurer.

Lizzie fut la première qui cessa de pleurer ; elle prit la main de sa petite sœur qui s'était assise sur l'herbe et lui dit :

— Lève-toi, Mary, nous ne devons pas rester ici si nous voulons atteindre Kilburn. Nous ne pouvons rester sur la grand-route.

— J'ai si grand faim, sanglota Mary, nous n'avons encore rien mangé de la journée.

Les enfants étaient bien faibles et pouvaient à peine avancer. Elles cheminèrent se tenant par la main et en chancelant sur leurs jambes frêles. Enfin, Lizzie aperçut une maison qu'elle montra à sa sœur, mais elles avaient encore plus d'un quart d'heure de marche avant d'arriver à la ferme, car c'en était une. Elles hésitèrent à entrer dans la cour, car elles n'avaient jamais mendié auparavant, malgré leur misère.

Arrivées à quelques pas de la maison, elles entendirent le fermier gronder violemment un de ses hommes ; ensuite il rentra dans la maison, referma avec fracas la porte sur lui, à faire vibrer les carreaux des fenêtres tout en continuant à gronder. Les enfants, effrayées, se tinrent auprès de la porte jusqu'à ce que la voix cessât ses vociférations. Alors Lizzie ouvrit la porte et les deux enfants entrèrent. Le fermier était assis dans un fauteuil auprès du feu.

— Eh bien ! que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement aux enfants qui avaient trop peur pour pouvoir proférer une parole et lui raconter leur misère. Ne pouvez-vous pas parler ? dit-il de plus en plus furieux.

Lizzie, s'armant de courage, répondit enfin bien doucement :

— Oh ! si vous étiez assez bon pour nous donner le moindre petit morceau à manger. un tout petit morceau de pain ou quelques pommes de terre.

— C'est ce que je pensais, hurla le fermier. J'étais sûr que vous étiez des mendiantes, quoique vous ne paraissiez pas appartenir à ce voisinage. Nous en avons bien assez ici, et nous ne tenons pas à ce qu'il en vienne d'autres endroits. Nous n'avons pas de pain pour nous-mêmes par ces temps durs. Vous n'aurez rien ici. Allez-vous en.

Les deux enfants terrifiées se mirent à pleurer.

— Cela ne vous servira à rien, continua l'homme, ces séductions-là me sont connues et n'ont rien de nouveau pour moi. Que vos parents vous nourrissent, mais ils préfèrent, sans doute, faire les paresseux que de gagner leur vie par un travail honnête.

— Nos père et mère sont morts, répondit Lizzie.

— Je sais, dit le fermier ; lorsqu'on envoie les enfants mendier, leur père et mère sont toujours morts, ou tout au moins le père. C'est une excuse pour demander la charité. Allez-vous en, et ce tout de suite.

— Nous n'avons pas mangé le moindre petit morceau de toute la journée, pleura Lizzie. Nous sommes si fatiguées que nous ne pouvons plus bouger. Donnez-nous, de grâce, un peu de pain, nous avons si faim.

— Je vous ai dit que je ne vous donnerais rien. Les mendiants ne reçoivent rien ici.

Le fermier se leva et regarda les enfants d'un air menaçant. Lizzie se précipita vers la porte entraînant avec elle sa petite sœur. Les enfants se retrouvèrent au milieu de la cour, ne sachant que faire. Tout à coup, le petit Mary retira sa main de celle de sa sœur et courut vers le fond de la cour où était enchaîné un chien très méchant, son repas était posé devant lui dans une écuelle en bois. Mary plongea sa petite main dans le plat et commença à manger avec le chien. Lizzie s'approcha et remarqua que dans la soupe nageaient quelques morceaux de pain et des pommes de terre. Elle aussi ne put y tenir, n'ayant qu'un sentiment, celui d'une faim horrible, elle prit du pain et quelques pommes de terre et les mangea avec avidité.

Le chien, qui n'était pas habitué à pareille société, regarda les enfants avec étonnement ; il recula, s'assit et leur abandonna son dîner. Au même moment, le fermier traversa la cour pour voir si les enfants s'en étaient allées, et aperçut cette scène étrange.

Le chien était connu de tout le monde comme étant très méchant, et on était forcé de le tenir toujours à la chaîne.

Même les domestiques ne déposaient la nourriture de la bête qu'avec appréhension.

Effrayé, le fermier ne pensa qu'au danger que couraient les enfants et, courant à eux, il leur cria :

— Ne voyez-vous pas le chien ? Il vous déchirera en lambeaux.

Mais il s'arrêta tout surpris et resta comme pétrifié lorsqu'il vit le chien se lever, s'approcher des enfants, les regarder faire et remuer sa queue à l'approche de son maître, comme pour dire :

— Ne renvoyez pas mes hôtes. A cette vue un grand changement s'opéra dans l'esprit de cet homme ; le spectacle qu'il avait sous les yeux agit sur lui comme un courant électrique et remua en lui des sentiments qu'il n'avait jamais ressentis auparavant. Les enfants s'étaient relevées tout effrayées à la voix du fermier, craignant d'être punies pour avoir partagé le dîner du chien. Après quelques instants de silence, le fermier dit :

— Votre faim est-elle réellement si grande que vous ne dédaigniez pas même le dîner d'un chien ? Venez, vous aurez à manger autant que vous voudrez chez moi.

Cela, dit-il prit les enfants par la main et les fit rentrer dans la maison.

Le chien avait fait honte au maître. Touché par ce qu'il avait vu, le fermier était désireux de réparer ce que sa cons-

science lui disait être un péché. Il fit assiseoir les enfants à la table, s'assit auprès d'eux et leur demanda avec bonté leurs noms.

— Mon nom est Lizzie, dit l'aînée des petites filles; et celui de ma sœur est Mary.

— Y a-t-il longtemps que vos parents sont morts ?

— Notre père est mort il y a deux ans, mais notre mère n'est morte que la semaine passée. Elles pleurèrent.

— Mes enfants ! ne pleurez pas, dit le fermier. Dieu aura soin de vous d'une manière ou de l'autre. Dites-moi, d'où venez-vous ?

— De Loughrea.

— De Loughrea, dit le fermier, de Loughrea ? C'est étrange.

Il commençait à soupçonner la vérité et demanda en hésitant :

— Quel était le nom de votre père ?

— Martin Sullivan, répondit Lizzie.

— Quoi, Martin, Martin Sullivan ? exclama-t-il en bondissant de sa chaise et en jetant un regard perçant sur les deux enfants qui prirent peur.

Son visage devint tout rouge et des larmes coulèrent de ses yeux, il sanglota, il prit la plus jeune des petites filles dans ses bras, la serra sur sa poitrine et l'embrassa avec effusion. Il fit ensuite la même chose avec l'aînée. Enfin se remettant il dit :

— Connaissez-vous mon nom, mes enfants ?

— Non, répondit Lizzie.

— Comment se fait-il alors que vous soyez venues chez moi ? Quelqu'un vous a-t-il envoyées ?

— Personne. Nous devons aller à Kilburn où habite un frère de notre père, et on nous a dit que nous serions reçues avec bonté. Je ne l'ai jamais cru, car notre mère nous disait toujours que notre oncle était un homme au cœur dur et qui ne tenait pas à la parenté.

— Votre mère avait raison lorsqu'elle vous disait cela, mais que ferez vous si cet homme, dont le cœur est si dur, ne vous reçoit pas ?

— Il ne nous restera qu'à mourir de faim, murmura Lizzie.

— Non, non, s'écria le fermier, cela n'arrivera jamais—jamais. Séchez vos pleurs, mes enfants, Dieu dans sa bonté a eu pitié de vous et s'est servi d'une brute pour toucher le cœur de votre oncle, qui ne vous abandonnera jamais.

Voyant l'étonnement des enfants, le fermier continua :

— Vous alliez vous rendre à Kilburn chez Patrick Sullivan, eh bien ! c'est chez lui que vous êtes en ce moment ; c'est moi qui suis cet oncle, et maintenant que je sais que vous êtes les enfants de mon frère Martin, soyez, mes enfants, les bienvenues.

Les pauvres enfants séchèrent leurs larmes, et bientôt un sourire illumina leurs traits. Patrick Sullivan avait pris cette ferme il y avait à peu près un an.

La Providence avait dirigé les pas de ses enfants vers lui, mais si le chien ne lui avait pas donné cette leçon, qui sait ce que seraient devenues les pauvres orphelines ? Mais celui qui est le père de tous ceux qui n'en possèdent pas, ne les aurait certainement jamais abandonnées.

(Traduit de l'anglais.)

### Récit de quelques-unes des tentatives d'assassinat faites sur la personne de Napoléon III

Le 28 avril 1855, l'empereur revenu de Londres depuis quelques jours, remontait les champs-Élysées vers cinq heures et demie—il était escorté des colonels Ney et Valabrégue, ses aides de camp—lorsqu'arrivé au coin de la rue de Balzac, un homme sort de la contre-allée, fait feu deux fois sur lui sans l'atteindre, et est aussitôt arrêté par un brigadier de sergents de ville. Il se débat, oppose une vive résistance, mais dans la lutte il reçoit un coup de poignard et tombe.

Cette fois l'empereur avait été visé à quatre pas par un homme solide, mais au quel le désir de s'échapper troublait peut-

être un peu le sang-froid. En effet, Pianori—c'était son nom—portait deux vêtements superposés, dans sa poche on trouva une casquette qui devait remplacer son chapeau ; enfin il était muni d'un passeport au nom et au signalement de Liverani. L'instruction du procès ne révéla aucun fait particulier. Pianori, ouvrier cordonnier, originaire des États Pontificaux, ancien garibaldien, était un fanatique, sobre, mystique et bien préparé au rôle qu'il devait jouer. Son arme avait été achetée à Londres, ainsi que ses vêtements ; aucune dépêche n'avait précédé son arrivée à Paris, et bien qu'il dût être connu de la police française puisqu'il avait été inscrit sur les listes de réfugiés, personne ne s'était aperçu de son retour.

Condamné à mort et exécuté le 14 mai 1855, il montra une grande fermeté à ses derniers moments.

Certainement, Pianori a été le plus déterminé de tous qui se sont attaqués à la personne de Napoléon III. Son arme bien en main, bien chargée, de luxe et de précision à la fois, lui assurait le succès. Il fut absolument muet devant la justice. On supposa qu'il avait été chamberlain par Mazzini et entraîné pour l'assassinat politique comme un cheval de course.

\* \*

### L'ATTENTAT ORSINI DU 14 JANVIER 1858

Il faut rappeler ici que la police de Londres avait bien et dûment avisé la police de Paris du départ d'Orsini et de ses trois complices ; que le ministre de l'intérieur, M. Billault, et le préfet de police M. Piétri aussi, durent, après l'attentat, donner leur démission parce que le chef de la police municipale et le chef de la police des garnis n'avaient pas fait leur devoir, et qu'il fallait donner à l'opinion publique une satisfaction en proportion directe avec l'événement.

J'insiste sur ce point que les subalternes de la police avaient en main ce qu'il fallait pour prendre au nid Orsini et ses acolytes.

Ils savaient l'arrivée d'Orsini ; il leur suffisait de bien lire les livres des hôtels meublés, et ils auraient arrêté Piétri, logé rue Montmartre, 132, à l'hôtel de France et de Champagne, sous le nom de Joseph André Piercy.

Enfin, la femme de Piétri demeurait rue du Champ-d'Asile, à Montrouge ; il alla la voir les 8, 11 et 14 janvier, et prenait l'omnibus dont la correspondance était située au Châtelet, à quelques pas de la Préfecture de police. Certainement cet homme, qui n'avait pas le courage de trahir carrément, cherchait un agent qui le sauvât des chances de la guillotine. L'attentat du 14 janvier pouvait donc être évité, car Pieri pris aurait fait des révélations ; ou bien Orsini, voyant sa trace éventée, se serait sauvé ; ou bien encore, la police, mise en train par sa première prise, serait allée jusqu'au bout. En tout cas, on pouvait prendre des précautions sérieuses ; empêcher l'empereur d'aller au théâtre avant qu'Orsini fût découvert. On ne fit rien, et la vie du chef de l'État ne fut pas plus en sûreté que celle d'un lapin qui traverse la plaine Saint-Denis ; les conspirateurs purent le bombarder à leur aise, malgré qu'un des leurs—toujours le nommé Pieri—eût été arrêté cinq minutes avant l'attentat, muni d'une bombe—et qu'il fût encore possible à ce moment de faire rétrograder le cortège impérial et de le faire arriver par la rue Laffitte et la rue de la Grange-Batelière, au lieu de le laisser passer par la rue Le Peletier, sa route ordinaire.

\* \*

L'empereur dont la sérénité ne s'était jamais troublée dans les précédents attentats et qui s'était écrié : " Ne le tuez pas !..." lorsque le brigadier Alessandri s'était précipité sur Pianori, fut très ému par les bombes d'Orsini. L'impératrice qui l'accompagnait avait vu la mort de bien près et le sol de la rue Le Peletier était jonché de cadavres et de blessés. Les journaux du temps racontent que cent-cinquante-six personnes avaient été atteintes et qu'elles avaient reçu en tout

cinq cent onze blessures. Parmi ces personnes plusieurs moururent sur le coup et d'autres succombèrent des suites des blessures qu'elles avaient reçues. J'ai vu le soir même dans la cour de l'hôtel des commissaires-priseurs la voiture qui portait l'empereur, l'impératrice et le général Roguet, elle était percée et déchirée. Le général Roguet avait été légèrement blessé et l'empereur avait reçu un éclat de bombe dans son chapeau. Quant à la voiture de l'Opéra et à la marquise qui la surmonte, elles étaient en miettes.

On sait comment Orsini, blessé, rentrant tranquillement chez lui comme un bon bourgeois qui sort du spectacle, fut pris.

Il y avait alors en face de l'Opéra un restaurant avec un petit jardin, tenu par un Italien nommé Broggi, excellent et brave homme qui avait réservé à ses compatriotes peu fortunés une salle où ils dinaient fort bien pour quarante sous. La renommée de ses côtelettes milanaises et de son macaroni lui avait fait une grande popularité parmi les démagogues français qui venaient partager le bon marché de sa cuisine avec leurs frères italiens. Nécessairement après l'attentat, on ferma toutes les issues de la rue Le Peletier, pas assez vite pour que Da Silva et Orsini n'eussent pas le temps de s'éloigner ; on fouilla les maisons et surtout le jardin, les salles et les cabinets de Broggi. Un sieur Diot, garçon de salle, avait trouvé sous une étagère un pistolet ; à côté de l'étagère, un homme se désolait ; on le questionna, il déclara se nommer Swiney et être domestique d'un Anglais, M. Allsop, marchand de bière, domicilié rue du Mont-Thabor, 10 ; il dit qu'il pleurait parce qu'il croyait son maître tué. Le vrai nom de Swiney était Gomez, et le soi-disant Allsop était Orsini ; pendant qu'on allait s'assurer de la personne de ce dernier, on arrêtait Da Silva à l'hôtel de France et de Champagne.

Une chose remarquable et que les contemporains n'ont point signalée—et qu'ils ne pouvaient signaler en toute liberté, vu l'état de la législation—c'est que la nouvelle de l'attentat d'Orsini se répandit par tout Paris et par toute la banlieue avec une immense rapidité. En province, dès le lendemain, la France en fut instruite. Partout les révolutionnaires étaient prêts. Je ne dis pas cela pour justifier les mesures exceptionnelles qui furent prises à cause du 14 janvier, mais simplement pour répondre à ceux qui virent dans l'acte d'Orsini une tentative purement italienne, isolée de toute complicité révolutionnaire. Deux jeunes hommes d'une instruction et d'une expérience un peu courtes ont fait depuis un livre pour soutenir cette thèse, ils sont arrivés à un résultat contraire. L'attentat d'Orsini était certainement prévu par l'opposition d'alors ; il avait été prêté et promis et les hommes de la rue l'attendaient. Cependant quand l'empereur sortit du théâtre et que la voiture amenée des écuries le reconduisait au pas à travers la foule, il reçut, lui et l'impératrice, des témoignages à la fois touchants et enthousiastes de la sympathie populaire.

\* \*

La Cour d'assises condamna Orsini, Piétri et Gomez à la peine de mort, et Da Silva aux travaux forcés à perpétuité.

A la Cour d'assises, Orsini se montra à la fois fort habile et fort simple. Il fut défendu par M. Jules Favre.

Dans une visite qu'il fit à l'empereur, ce dernier obtint qu'un testament politique d'Orsini, adressé à Napoléon III, serait non-seulement lu à l'audience, mais pourrait au besoin devenir le pivot de la défense. Le jugement une fois rendu, on s'effraya à la Cour de cette hécatombe d'assassins, et l'impératrice—qui n'a jamais bien compris jusqu'où le sentimentalisme a le droit d'influer sur la responsabilité gouvernementale—avait entraîné l'empereur dans des projets d'indulgence et gagné l'archevêque de Paris. Mais en conseil privé, un petit discours net et plein de bon sens du maréchal Pélissier rappela au souverain que le droit de grâce lui échappait lorsque le sang de ses sujets

avait coulé à cause de lui. Toutefois l'impératrice parvint à sauver la tête de Gomez, une vilaine figure cependant.

Orsini mourut avec la dignité d'un homme politique qui sait donner sa vie pour le triomphe certain de son idée.

### LE PHOTOPHONE

Le *Scientific American* rapporte qu'une découverte fort curieuse vient d'être faite aux États-Unis. Ce n'est rien moins que la transmission du son par la lumière. Le professeur Bell a démontré, par des expériences détaillées, dont il a lu le compte-rendu devant l'Association américaine pour l'avancement des sciences, que sans aucun fil conducteur, comme cela a lieu pour le télégraphe, le son peut être transmis d'un point à un autre au moyen d'un simple rayon de lumière. Le récepteur, dans ce cas, est le sélénium ; en réglant la forme ou le caractère des vibrations de la lumière sur ce corps, la quantité du son peut être contrôlée, et l'on obtient toutes les variétés de la voix humaine.

M. le professeur Bell a parlé ainsi, à l'aide d'un rayon solaire, à une distance de 200 mètres (3½ arpents). Il suffit que les personnes qui veulent entrer en communication verbale, en l'absence du fil métallique, puissent se voir.

### VARIÉTÉS

Un monsieur est en train de marchander un gigot.

Il remarque qu'un chien juché sur une table flaire d'un peu près la marchandise.

— Est-ce que cet animal ne vous mange pas de viande ? demande-t-il au boucher.

— Oh ! jamais, monsieur ; il lèche, mais c'est tout.

\* \*

Un vieillard des plus quinquans venait de traverser.

Un de ses neveux, chargé de lui faire une épithète, proposa celle-ci.

" Il sera regretté de tous ceux qui ne le connaissent pas."

\* \*

Au restaurant :

— Garçon, voilà trois jours que vous me servez des huîtres excellentes.

— C'est vrai, monsieur, il est très difficile de s'en procurer de mauvaises.

\* \*

— Vous bâillez, disait une femme à son mari, — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et quand je suis seul, je m'ennuie.

\* \*

— Tu te conduis mal, tu te grises.

— Moi ?

— Tu bats ta jeune femme. Elle cherche à te donner de bons conseils, tu n'écoutes pas ces paroles.....

— Je les bois !

\* \*

Comment arranger ces deux choses :

*In vino veritas* (la vérité est dans le vin).

Et :

La vérité sort d'un puits ?

Un ivrogne :

— Eh bien ! quoi ?

La vérité sort de l'eau parce qu'elle s'y trouve mal, et elle rentre dans le vin parce qu'elle s'y trouve bien.

\* \*

Très... trop fort :

X.... qui demeure près du bureau de poste, rencontre son ami R.... et après un court dialogue sur la pluie et le beau temps :

— Je ne sais, dit-il, ce que ce peut-être, mais le bureau de poste exhale une odeur des plus désagréables.

— Ce qui pourrait bien être les lettres mortes, répond R.... sans sourciller.

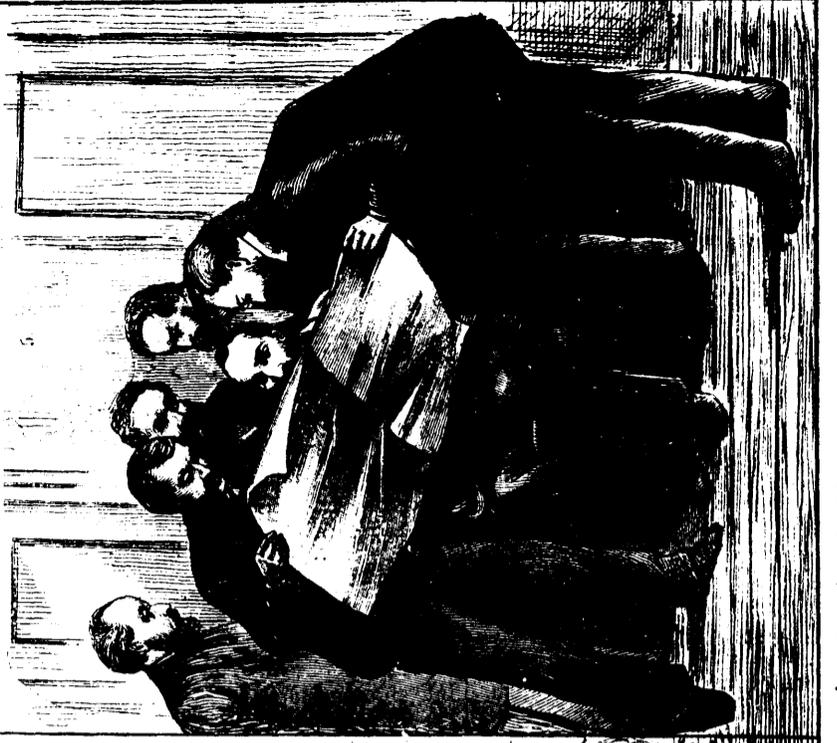
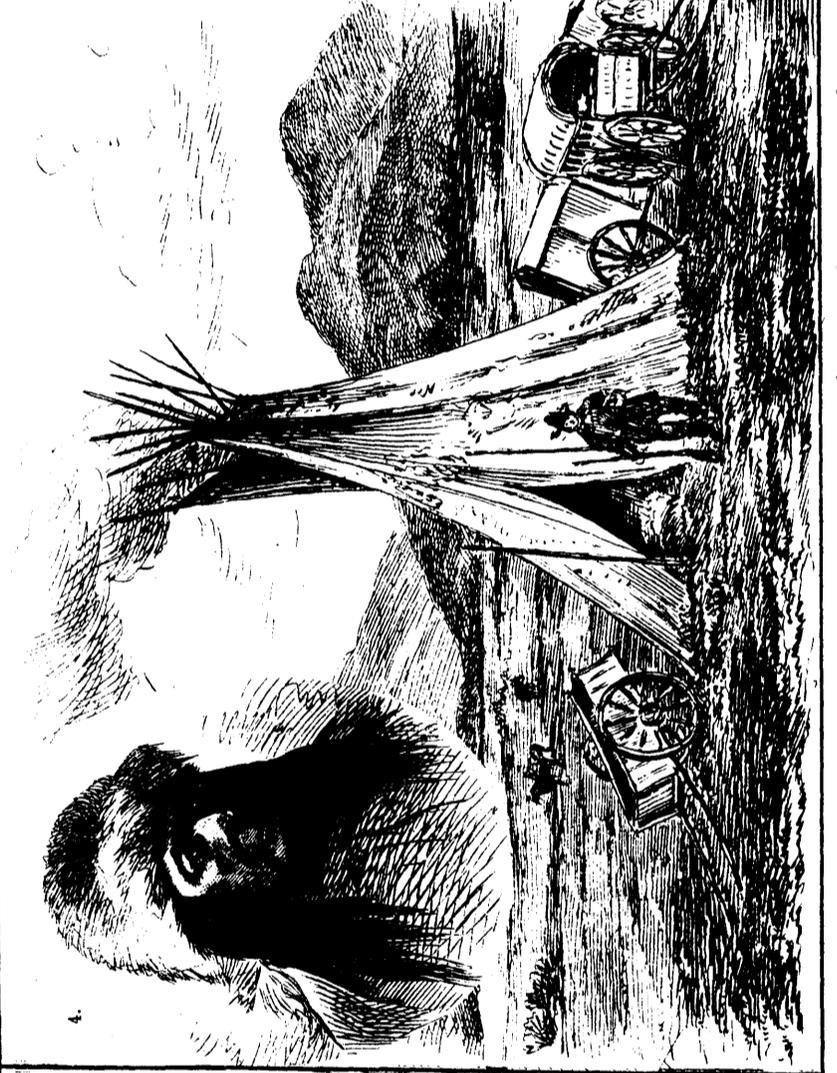
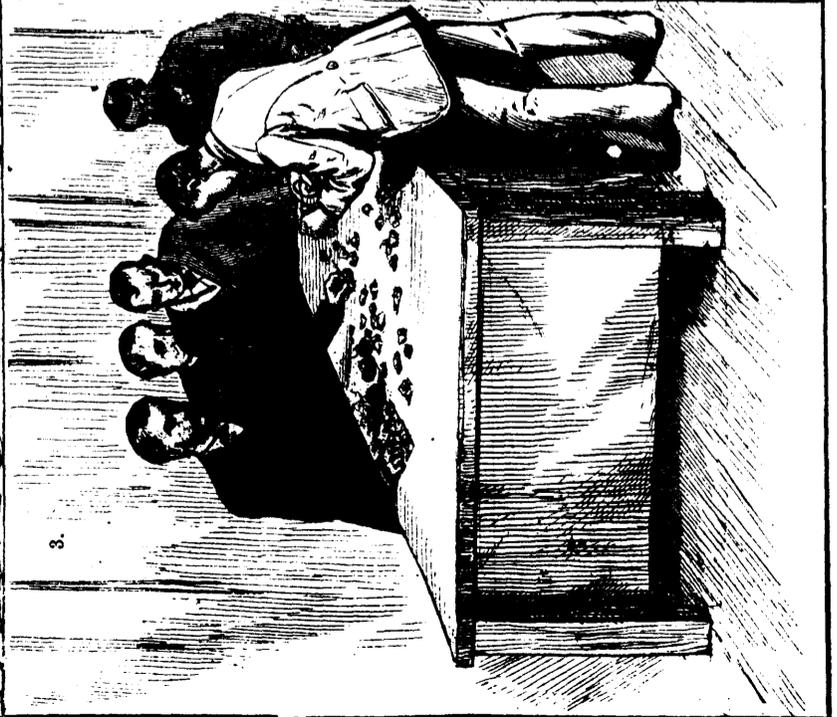
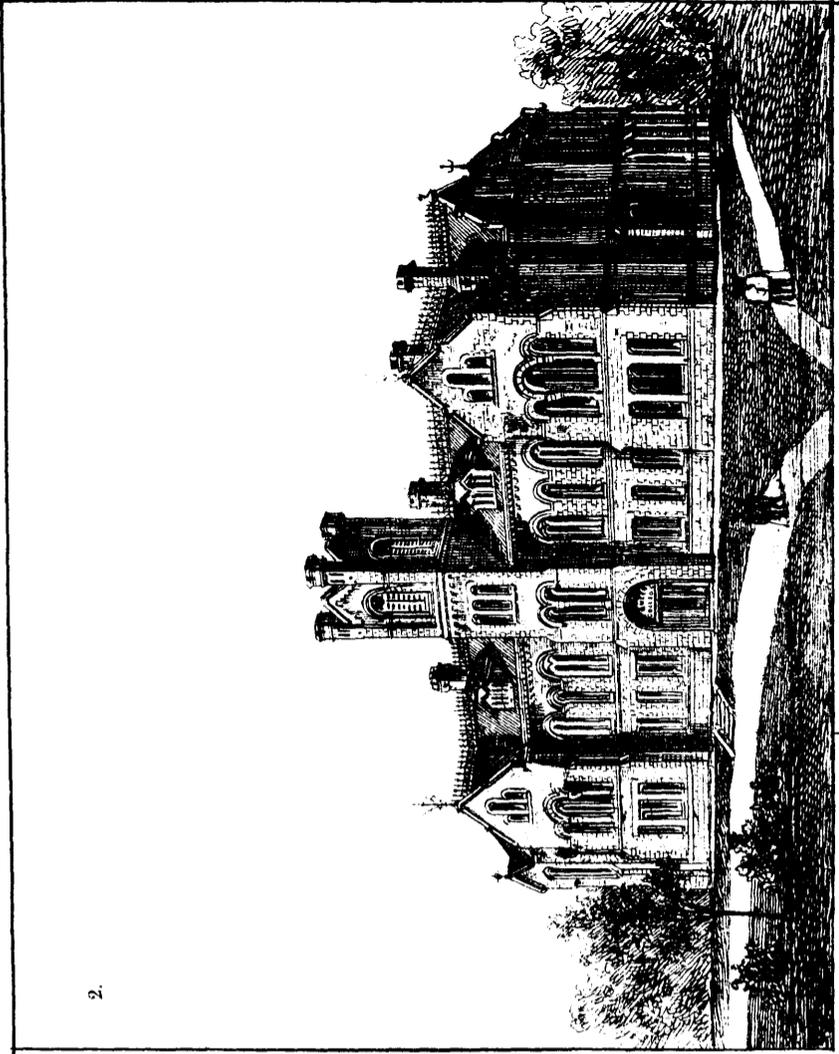
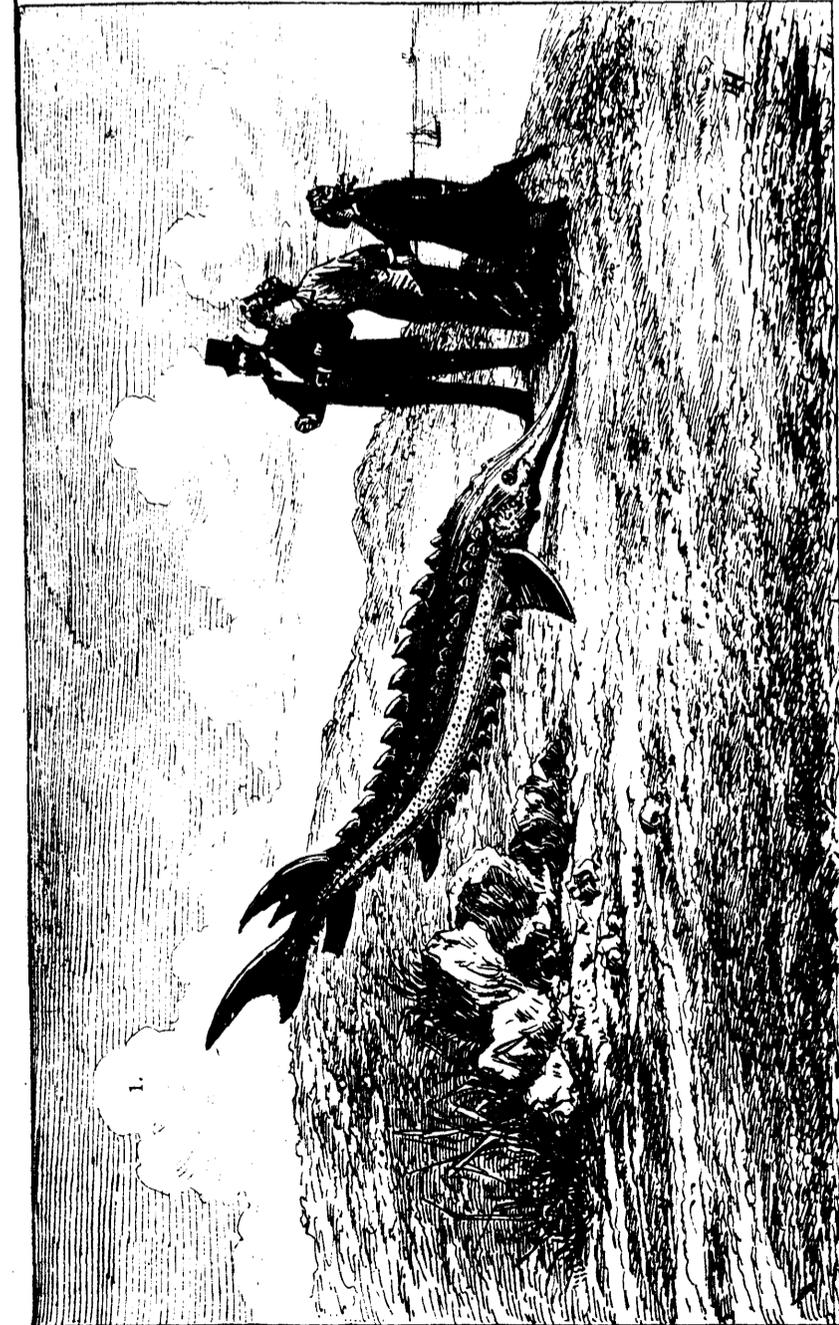
**Amers de Houblon.**—En entendant vanter les propriétés des Amers de Houblon, quelques personnes s'écrient : " Mensonges, imposture grossière que tout cela." N'allez pas si vite, s'il vous plaît, car si vous voyiez toutes les personnes qui ont été ramenées des portes du tombeau, pour ainsi dire, et qui jouissent aujourd'hui d'une santé florissante, grâce à l'usage des Amers de Houblon, vous vous écrieriez : " Tout ce qu'on en dit n'est que la pure vérité." Voir l'annonce dans une autre colonne.

### PA.TILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

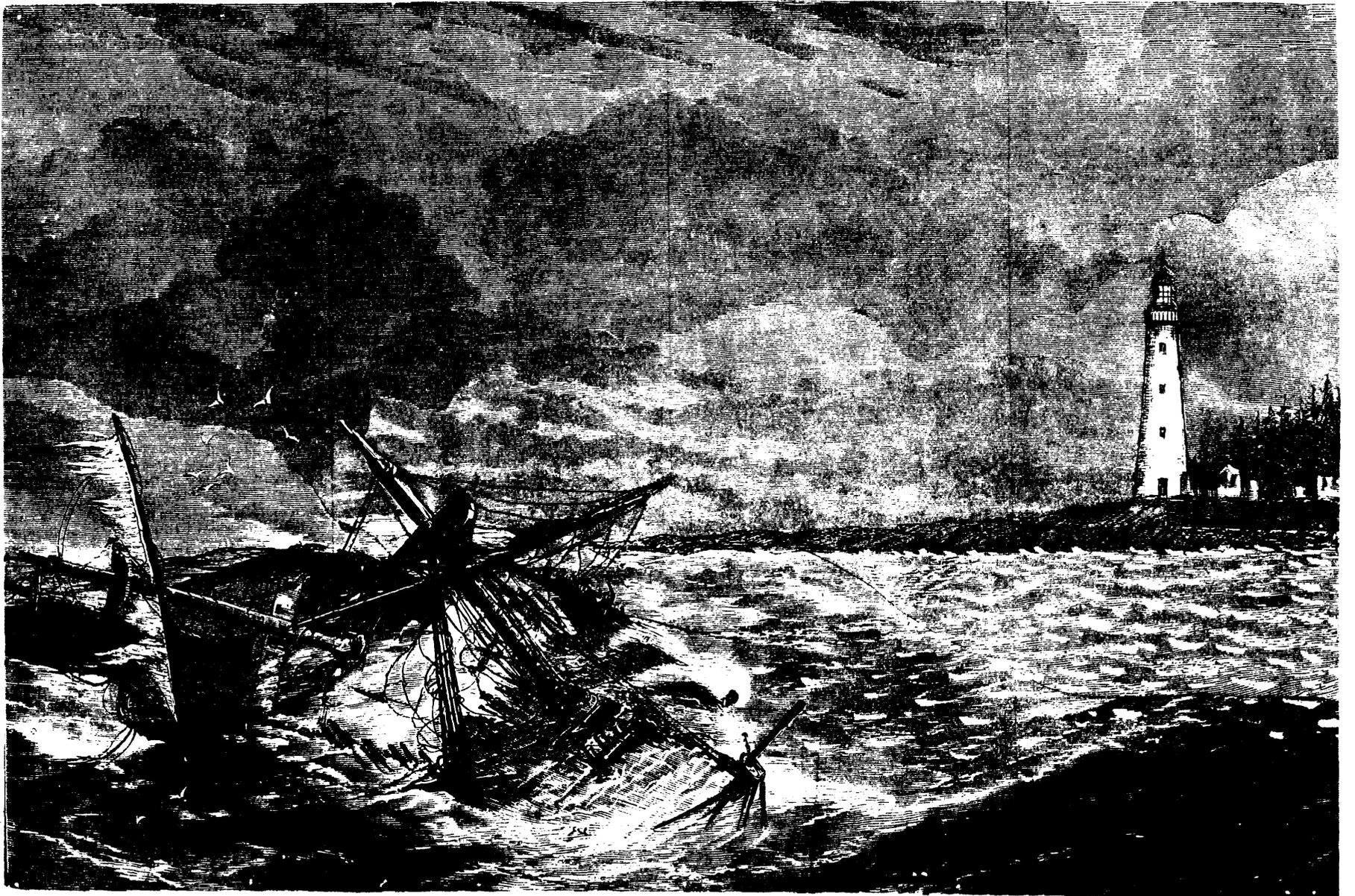


1. CAPTURE D'UN ÉNORME ÉTURGEON A L'ILE DU DIABLE, N. E. 2. LES NOUVEAUX ÉDIFICES DE L'UNIVERSITÉ A KINGSTON 3. MORCEAUX D'OR TROUVÉS A LA BEAUCE  
 4. SITTING BULL EN VOYAGE 5. MONTREALAIS DISCUTANT LE PLAN DE M. SHEARER

LES ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE



LES PUIITS DE GAZ A LOUISEVILLE



LE CABLE SOUS-MARIN A ANTICOSTI—D'APRES LES PLANS DU DR. FORTIN

## POÉSIE

Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir le *Sonnet* ci-dessous que M. W. Chapman, l'aimable auteur des *Québécoises*, vient d'adresser à M. Marmier, l'illustre romancier et voyageur qui a plaidé auprès de ses collègues de l'Académie française en faveur de M. L.-H. Fréchette, pour le prix Montyon.

A M. XAVIER MARMIER

(SONNET)

Merci, charmant conteur, noble enfant de l'Amérique les deux océans ont tant de fois porté, [rore, Voyageur généreux qui se souvient encore D'avoir connu jadis notre hospitalité.

Oui, grâce à ton esprit dont la France s'honore, Grâce à ton sentiment d'impartialité, Le jeune Canada, beau pays que j'adore, Derse un front rayonnant de sublime fierté.

Grâce à toi nous avons vu couronner Fréchette, Nous avons fait connaître à l'Europe un poète Dont la lyre toujours pour le Christ vibrera.

Pour te payer, Marmier, cette dette de gloire, Les fils du Saint-Laurent béniront ta mémoire, Tant que sous leur soleil un cœur français battra !

W. CHAPMAN.

20 octobre 1880.

## LE PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XVIII

LA PÉPITE

Le lendemain, au lever du soleil, après avoir pris du café et mangé des galettes avec du lard, les chercheurs d'or s'étaient remis en route. La plus grande partie du jour s'était écoulée sans qu'ils eussent rencontré quelque chose de particulier. Leur route les conduisait à travers une suite de vallons et de montagnes, tantôt s'écartant pour faire place à une vaste plaine, tantôt se rapprochant pour former un défilé dont les parois rocheuses semblaient près de s'écrouler sur les voyageurs.

Dans l'après-midi, pendant que ses compagnons, après avoir déposé leur havresac s'étaient couchés sur le sol pour prendre du repos, Donat était allé à une petite chute d'eau qui tombait en murmurant sur des blocs de rocher, à une centaine de pas de distance. Il avait soif et voulait boire. En se penchant au-dessus du ruisseau, clair comme le cristal, il vit briller quelque chose dans l'eau. C'était un caillou gros comme le poing et qui paraissait fendu au milieu. Le cœur du jeune paysan se mit à battre violemment ; il était pâle et resta dans une immobilité complète à contempler l'objet étincelant, comme si un spectacle merveilleux l'avait frappé de stupeur. Toutefois, il soisa le caillou, l'examina de tous ses yeux, le baisa avec transport, puis courut à travers les senevés vers ses compagnons, en poussant des cris de joie et faisant toute sorte de gestes et de cabrioles.

— Messieurs, leur cria-t-il de loin, remerciez Dieu, j'ai trouvé le trésor ! De l'or ! de l'or ! un bloc de dix livres au moins ! assez pour acheter un chapeau !

Il trébucha et tomba la face contre terre. — De l'or ! dix livres ! Est-ce bien possible ? demanda Victor.

— Certes, c'est possible, répondit le Bruxellois ; c'est ainsi qu'on trouve parfois les plus grosses pépites. Si Kwik avait découvert un riche placer !

— Aux innocents les mains pleines, dit en riant le matelot.

— Dénêche-toi, dépêche-toi, petit Kwik chéri, s'écria Jean Creps avec une joyeuse impatience.

Tous les autres étendirent, en signe d'intérêt, les mains vers lui.

Donat accourut tout hors d'haleine et bégaya :

— Voyez, voyez quel gros bloc ! Et lourd, lourd ! plus lourd que du plomb !

À ces mots, il donna le caillou d'or au Bruxellois, qui, après l'avoir examiné, le lança de toute sa force dans la plaine en poussant un cri de désappointement.

— Puisse-tu avoir la crampe, triple imbécile ! dit-il à Kwik, qui le regarda d'un air stupéfait et déconcerté, et murmura presque en pleurant :

— N'était-ce pas de l'or ?

— De l'or ? C'était une pierre de soufre, de l'espèce qu'on appelle *pyrite*, et elle ne contient que du fer et du soufre.

— Tu ne dois pas être si fâché contre moi pour cela, dit Donat pendant qu'ils reprénaient leurs havresacs pour continuer leur voyage. J'y perds autant que toi. Il y en a certainement

Commencé le 19 août 1880. No. 34.

plus d'un qui s'y est trompé. Pourquoi aurait-on inventé le proverbe : " Tout ce qui brille n'est pas or ? " Allons, allons nous ne sommes pas plus pauvres qu'au paravant. S'il n'y a pas ici de morceaux d'or, nous en chercherons plus loin. Pardieu ! monsieur Victor, c'est bien dommage : tout en courant, je voyais le garde champêtre de Natten Haesdonck, avec son Anneken, me tendre les bras en riant, précisément au moment où je tombai là-bas le nez dans le sable. Enfin ! la scélératesse de pierre est perdue, mais nous emportons au moins l'espoir sur notre dos, je veux dire dans notre cœur.

Bientôt, l'amère déception se changea en gaieté, et maintes saillies grossières ou spirituelles sur la naïveté de Donat prêtèrent à rire aux amis.

Ils étaient déjà à plus de quatre milles de la chute d'eau où ils s'étaient reposés et longeaient une forêt de broussailles épineuses qui ne paraissaient pas assez hautes pour cacher un homme debout.

Tout à coup, le matelot s'arrêta et braqua son fusil comme quelqu'un qui veut tirer.

— Que vois-tu ? demandèrent les autres surpris.

— Là, une tête d'homme ; quelqu'un qui nous épie et se cache dans les broussailles !

— Où ? Nous ne voyons rien.

Pour cette réponse, le matelot ajusta et envoya une balle dans les abrisseaux.

Un cri de douleur retentit, immédiatement après, du sein du fourré, s'éleva une voix plaintive, faible et douce comme si l'on eût touché une femme ou un enfant.

— Ciel ! tu as fait un malheur ! s'écria Victor ému jusqu'au fond du cœur par le son de cette voix. — Allons, allons, mes amis, courons au secours de la pauvre victime.

Comme Victor, Creps et Donat entraient dans les broussailles malgré les observations du Bruxellois, ce dernier et le baron suivirent leur exemple.

Le matelot, probablement effrayé par l'idée qu'il pouvait avoir assassiné un innocent, jura qu'ils commettraient une impudence et resta dans la vallée.

Les autres trouvèrent, dans une petite clairière, entre les broussailles, le corps d'un homme dont la balle avait percé la tête. Sur ce corps était penché un jeune homme, un enfant de treize à quatorze ans. Il embrassait le mort, versait des larmes sur son visage défiguré, et il était tellement égaré par le désespoir et la douleur, qu'il ne remarqua pas d'abord la présence des étrangers.

On pouvait voir à leurs costumes que ces gens étaient des Mexicains, et, comme le jeune homme répétait toujours d'un ton déchirant : " Pobre padre ! " on sut qu'il pleurait sur le cadavre de son père.

Le baron, qui connaissait un peu l'espagnol, lui demanda comment il se faisait qu'ils voyageaient seuls ainsi et sans armes dans cette contrée dangereuse.

Le baron ne savait pas très bien les paroles brèves et entrecoupées que le jeune Mexicain lui répondit ; cependant, il crut comprendre que ces malheureux avaient été attaqués et pillés et qu'ils avaient perdu leurs compagnons dans leur fuite. L'enfant était presque fou de douleur et de rage contre les assassins de son père, qu'il regardait comme de vrais détraqués de grands chemins ; car il parlait avec une grande volubilité et des gestes violents, en mantrant du doigt le ciel, et son oeil fluyoyant et plein de menaces s'arrêtait alternativement sur le corps inanimé et sur les assistants qu'il chargeait de malédictions.

— Que dit-il, demanda le Bruxellois.

— Il appelle sur nous la vengeance du ciel et nous assure que l'esprit de son père nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort.

— Que Dieu nous protège ! soupira Donat en faisant un signe de croix. Ceci nous manquera encore. Nous avons déjà à craindre les hommes et les bêtes féroces, voilà que les esprits se mettent aussi de la partie. Dormez donc tranquille avec une aussi terrible malédiction sur la tête !

Pendant que Kwik se livrait à ces réflexions, les autres avaient pris une décision sur ce qu'il y avait à faire. Ils ôtèrent leurs havresacs et prirent leurs pioches.

— Ne reste pas là si consterné, Kwik, dit le Bruxellois. Prends ta bêche, nous enterretons le malheureux Mexicain.

Le jeune Mexicain était accroulé et suivait d'un oeil vitreux et immobile le travail de ceux qu'il considérait comme ses bandits. Les larmes coulaient à flots sur ses joues, et sa soif de la vengeance semblait un peu calmée. Peut-être le soin des étrangers de ne pas laisser son père sans sépulture le faisait-il douter que ce fussent bien des ennemis qui l'entouraient et qui s'efforçaient de le consoler d'un ton compatissant.

Donat détournait les yeux avec horreur du visage contracté du mort ; mais, malgré tous ses efforts il se sentait attiré comme par un aimant et chaque fois, il y jetait les yeux avec un nouvel effroi. Lorsqu'il lui fallut aider à déposer le cadavre dans la fosse, il frêmit de la tête aux pieds, ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il frissonna jusqu'à la moelle des os. Vaincu par son émotion, il se laissa tomber à genoux près de la tombe et se mit à prier, pendant que les autres couvraient le corps de terre et de pierre.

Lorsque la fosse fut tout à fait comblée, le Bruxellois demanda :

— Ah ça ! comment ça, qu'allons-nous faire de cet enfant ?

— Ce que nous allons en faire ? répondit Victor. Nous l'emmenons aux placers, nous en aurons bien soin et nous lui procurerons, à notre

arrivée dans un endroit habité, les moyens de regagner sa demeure.

— Ce sera une grande charge, messieurs.

— Qu'est-ce que cela fait ? Après avoir tué le père, nous ne serons pas assez cruels pour laisser ce pauvre enfant dans le désert en pâture aux bêtes féroces. Dussé-je, avec l'aide de mes amis, le porter sur mes épaules ; il viendra avec nous jusqu'à ce que nous l'ayons mis en sûreté.

— C'est fâcheux, mais tu as raison. Baron, fais-lui comprendre qu'il doit nous suivre.

Le jeune Mexicain obéit passivement. Il marchait la tête baissée et semblait devenu indifférent à son sort. Cependant, lorsqu'il atteignit la plaine, il releva le front, montra du doigt le matelot et cria en espagnol quelques mots qui firent supposer qu'il reconnaissait le meurtrier de son père. Mais, comme s'il se fut calmé tout à coup, il baissa vers la terre son regard flamboyant et suivit ses guides en apparence avec la même soumission.

— Venez, venez, messieurs, dit le Bruxellois, ne vous embarrassez pas plus longtemps de ce garçon. Nous avons perdu beaucoup de temps et il faut le rattraper !

Ils allaient continuer leur route et avaient déjà fait une centaine de pas, lorsque le jeune Mexicain sauta dans les broussailles en poussant un cri de triomphe et, sans que personne eût rien remarqué, disparut avec un *naraja* ou poignard de poche à la main. En outre, l'attention fut détournée du fuyard par un cri de douleur qui échappa au même instant au matelot.

L'Ostendait tenait la main à son côté et disait qu'il avait reçu un coup de poignard. On l'aida à ôter ses habits et chacun tremblait de crainte qu'il n'eût été frappé mortellement par le fils de sa victime.

Lorsqu'on eût mis son flanc à découvert, on constata avec joie que le poignard avait porté sur l'unique dollar que le matelot portait encore dans sa ceinture de cuir, et n'avait fait que l'égratigner un peu en passant. Il reconnut lui-même que cela ne valait pas la peine d'y songer et n'était pas assez grave pour arrêter sa marche une seule minute.

On reprit les sacs. On parla encore quelques instants de l'événement ; mais les esprits s'assombrirent peu à peu sous l'impression de tristes pensées, et la petite troupe continua silencieusement sa route par monts et par vaux.

Donat Kwik hochait constamment la tête en marchant :

— L'esprit nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort. On devrait mettre aux petites maisons le premier qui voudrait venir encore dans ce maudit pays. Les hommes sont les hommes ; mais les esprits, que peut-on faire contre eux ? Bien, bien, ça va de mieux en mieux ; je ne m'étonnerais pas si aujourd'hui ou demain nous rencontrions Lucifer en personne. En effet, il nous manque encore le diable pour que la collection soit complète. Si réellement je trouve un boisseau ou seulement un petit muil d'or, je ne l'aurai pas volé, pardieu ! Ce vilain matelot avec un coup de feu... Nous voilà en guerre avec l'autre monde. Il y a de quoi ne plus fermer l'œil de toute sa vie !

## IX

## LE FANÔME

Une heure ou deux plus tard, pendant qu'ils passaient en silence non loin d'une forêt de broussailles, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et regarda à terre avec surprise. Il semblait en effet que les plantes autour d'eux avaient été piétinées d'une manière particulière, et la terre portait les traces profondes de pieds de chevaux.

— Il est arrivé quelque chose ici, murmura Pardoes en faisant quelques pas de côté. Tenez, voici la place. Une bourre de fusil ! On a tiré. Tous ces pas de chevaux entremêlés... On aura peut-être joué du lasso.

— Pouch ! s'écria Donat Kwik, voilà une bourre de sang comme si on avait abattu un bœuf.

— Diantre ! nous sommes dans un mauvais chemin, messieurs, dit le Bruxellois. Il me semble que nous ferions mieux de nous éloigner de quelques milles vers le nord. Peut-être atteindrons-nous aussi une contrée moins dangereuse. Venez, nous passerons au pied de cette colline, à côté des arbustes, jusqu'à ce que nous puissions reprendre notre première direction vers l'est.

Ils quittèrent la plaine par le côté gauche. Kwik les suivit en murmurant et en maudissant entre ses dents ce pays où l'on rencontrait presque à chaque pas un horreur.

À peine eurent-ils marché une demi-heure que Donat, effrayé, s'écria :

— Au secours ! au secours ! une bête féroce, un lion, un ours !

— Où ? où ? s'écrièrent les autres en levant leurs fusils.

— Là-bas entre les branches. Un four, messieurs, une queue et des yeux, des yeux !

— Nous ne voyons rien.

— Êtes-vous donc aveugles ? Ne remarquez-vous pas là, au-dessus de ces broussailles, ces deux cornes qui montent et qui descendent !... A moi ! il vient ! il vient !

— Ah ! ah ! tête sans cervelle dit le Bruxellois en riant, c'est une couple d'oreilles d'âne que tu vois. Tenez vous tranquilles, mes amis ; c'est peut-être le ciel qui nous envoie un secours précieux. Ce mulet appartient probablement aux gens qui ont été attaqués à l'endroit où nous avons trouvé du sang. Le pauvre animal a fui le combat et erre sans maître dans le bois.

Restez tranquilles pendant quelques minutes ; l'apparition de l'animal pourrait bien cacher quelque ruse.

— Un bon camarade pour toi, Donat, grimela le matelot ; vous serez deux désormais.

Il semblait que Donat le comprit également ainsi, car il courut tout joyeux vers les broussailles, pendant que les autres le suivaient du regard. Une ou deux minutes après, il reparut dans la plaine tenant sous son bras le licou d'un mulet qui se laissait conduire très docilement. Kwik était ravi de joie et embrassait le mulet en lui adressant toutes sortes de douces paroles. Pendant que les autres venaient à sa rencontre, ils virent qu'il baisait l'animal sur le nez.

C'était un mulet vieux et énévéré, qui semblait avoir à peine la force de se tenir sur ses jambes ; mais le Bruxellois fit comprendre à ses camarades que ces animaux sont très robustes et très solides, et que celui-ci, malgré son âge, leur rendrait encore bien des services et les allégerait probablement d'une partie de leurs lourds bagages jusqu'aux placers.

L'animal portait une marque brûlée sur la cuisse, et n'avait d'autre harnais qu'une corde au cou et deux papiers liés ensemble sur le dos, à la corde pendait une petite clochette dont le battant était attaché par une petite courroie pour l'empêcher de sonner.

Les haches, pioches, marmites et couvertures furent tirées sur-le-champ des havresacs et chargées sur le mulet, on lui lia également la grande manne sur le dos et chacun se déchargea de son bagage autant qu'il lui plut.

— Donat, je te fais muletier ! dit le Bruxellois avec un sérieux comique.

— Je le suis de naissance, répondit Kwik. Ayez confiance en moi ; j'aurai soin du mulet comme de mon propre frère.

— En avant, messieurs, en avant maintenant, légers de cœur et léger de corps.

Tous marchèrent gaiement en avant. En effet, ce n'était pas un mince soulagement de se sentir délivrés des lourds fardeaux sous lesquels ils ployaient depuis si longtemps. Donat, en muletier fidèle, marchait à côté du mulet, la main sur le cou de la bête en signe d'amitié.

Déjà l'événement avait perdu de sa nouveauté et les autres continuaient silencieusement leur route, lorsque Donat n'avait pas encore fini de parler au mulet. Bien que le matelot se moquât de temps en temps de l'affection des deux amis intimes qui s'étaient retrouvés si inopinément, Donat ne lui répondait pas et continuait sa conversation avec le mulet :

— Courage, camarade ! dit-il. Ne crois pas que tu sois tombé dans des mains étrangères. Pen mon père, que Dieu ait pitié de son âme ! avait aussi un mulet, et c'était moi qui devais le soigner, lui donner l'avoine, le mener à la prairie et préparer sa litière. Nous étions si bons amis, que je partageais quelquefois ma tartine de pain de seigle avec Jean Mul, car il se nommait ainsi. Tu dois aussi m'aimer, ne fut-ce que parce que j'ai si bien soigné Jean Mul de Natten-Haesdonck. Tous les hommes sont frères et tous les mulets aussi. Tu me regardes ! Je crois, pardieu, que tu me comprends ! Cela t'étonne, n'est-ce pas ? qu'une personne que tu ne connais pas encore te témoigne tant d'affection ; mais elle a ses raisons. Tu sauras, mon ami, que j'aime quelqu'un. C'est la fille d'un garde champêtre. J'ai été assez puni d'avoir osé lever les yeux si haut ; car le garde champêtre, lorsque j'allai lui demander de pouvoir me marier avec Anneken, m'a jeté si violemment à la porte, que je suis tombé la face dans la boue.

— Anneken ne me hait pourtant pas ; et moi, de mon côté, je la vois toujours devant mes yeux aussi bien que je vois en ce moment tes deux longues oreilles. Vois-tu, j'étais allé un jour avec ton frère Jean Mul à Malines. En retournant, je trouve, entre Villebroek et Natten-Haesdonck, Anneken, la fille du garde champêtre, en train de pleurer sur le bord du chemin. La pauvre enfant s'était foulé le pied et ne pouvait marcher. Je l'aidai à monter sur le dos de Jean Mul. Elle était si contente ! Nous causâmes ensemble pendant tout le long du chemin. Quand elle me regardait de dessus le mulet avec ses petits yeux noirs pleins d'amitié, c'était comme si mon cœur se gonflait et devenait gros comme une tête d'enfant. J'étais heureux ! Pourquoi ? je ne le sais pas au juste, mais j'étais extrêmement heureux. Tiens, je ne puis pas t'expliquer cela ainsi, tu devrais être un homme pour le comprendre. Il n'est donc pas étonnant que je t'aime parce que tu es un mulet, car s'il n'y avait pas eu de mulets, je n'aurais pas fait connaissance avec Anneken... Il est vrai aussi que je ne serais pas en Californie ; mais nous ne parlerons pas de cela. Anneken, Anneken au-dessus de tout... Hue ! hue ! tu auras bonne vie avec moi. Je t'appellerai aussi Jean Mul. Sois content ! si je trouve beaucoup, beaucoup d'or, je t'emmené en Belgique. Cela t'irait joliment, hein, fripon, si tu pouvais habiter un château avec Anneken et moi ? Hue ! Jean Mul, hue !

Donat aurait peut-être continué ce gai bavardage pendant des heures entières ; mais il fut interrompu parce que ses amis s'arrêtaient comme s'ils ne devaient pas aller plus loin ce jour-là.

— Camarades, dit le Bruxellois, je propose de poser notre tente ici. Nous sommes sur une hauteur et nous pouvons regarder au loin. Il y a de l'eau là-bas dans le ruisseau et, un peu plus loin, il y a de l'herbe et des broussailles pour laisser paître l'âne. Il fait encore plus chaud pourrions-nous aller encore une demi-heure ; mais nous ne sommes pas certains de trouver un autre endroit aussi favorable. Déposez les sacs, nous passerons la nuit ici.

Il déboucla les sangles du mulet et le déchargea de son fardeau, puis il détacha le battant de la petite clochette et donna deux ou trois coups de pied dans les jambes du pauvre animal, qui bondit en avant et se dirigea avec une grande rapidité vers le taillis.

— Mon Dieu ! Jean Mul ! Jean Mul ! cria Donat. Il s'égarera !  
Mais le Bruxellois le retint et dit :  
— Ne crains rien, Donat. On n'agit jamais autrement ici avec les mulets. Il mangera et dormira paisiblement pendant la nuit. Demain matin, nous le retrouverons. La clochette nous dira où il est. Il ne s'éloignera pas ; il est habitué à cela.

(La suite au prochain numéro.)

## LE MOIS DES MORTS

"De profundis clamavi ad te."

L'arbre n'est plus couronné de verdure ;  
Le vent gémit tristement dans les bois.  
Un frissonnant, le chantre ailé murmure  
Un trémolo grave et doux à la fois.

Tous les bosquets, les vallons, les prairies  
Cachent leurs fleurs sous un épais frimas ;  
L'on ne voit plus les abeilles chéries :  
Elles ont fui vers de riants climats !

"Oyez ! la cloche sonne  
"Son glas froid, monotone  
"Au clocher du saint lieu ;  
"Cette voix gémissante  
"S'élève, suppliante,  
"Jusqu'au trône de Dieu !

"C'est le sanglot d'une âme  
"Qui soupire et réclame  
"Dans sa prison de feu.  
"Eh bien ! qu'une prière  
"Monte, monte, sincère,  
"De nos cœurs jusqu'à Dieu !"

L'astre du jour montre son front superbe ;  
Mais ses rayons faiblissent lentement.  
Le moissonneur ne tresse plus la gerbe  
Dont les épis ondulaient mollement !

Seule, parfois, une étoile brillante,  
Comme un clou d'or, orne le firmament ;  
Le marin suit cette lumière errante,  
Qui, vers le port, le mène heureusement !

"Oyez ! la cloche sonne  
"Son glas froid, monotone  
"Au clocher du saint lieu ;  
"Cette voix gémissante  
"S'élève, suppliante,  
"Jusqu'au trône de Dieu !

"C'est le sanglot d'une âme  
"Qui soupire et réclame  
"Dans sa prison de feu.  
"Eh bien ! qu'une prière  
"Monte, monte, sincère,  
"De nos cœurs jusqu'à Dieu !"

Durant ce mois de deuil et de tristesse,  
Chrétiens, fuyons les vains amusements ;  
Pensons aux morts qui demandent sans cesse,  
Avec des pleurs, un terme à leurs tourments !

Pensons souvent à l'affreux purgatoire  
Où nous avons des parents, des amis ;  
C'est pour subir la peine expiatoire,  
Que le Seigneur, dans ce lieu, les a mis !

"Oyez ! la cloche sonne  
"Son glas froid, monotone  
"Au clocher du saint lieu ;  
"Cette voix gémissante  
"S'élève, suppliante,  
"Jusqu'au trône de Dieu !

"C'est le sanglot d'une âme  
"Qui soupire et réclame  
"Dans sa prison de feu.  
"Eh bien ! qu'une prière  
"Monte, monte, sincère,  
"De nos cœurs jusqu'à Dieu !"

Entendez-vous ces plaintes déchirantes,  
Ces longs sanglots, ces soupirs douloureux ?...  
Priez... Priez... nos prières ardentes  
Délivreront des flots de malheureux !

Mais quand la mort, de sa main redoutable,  
Aura marqué notre suprême jour,  
Alors Jésus, — ce Maître incomparable, —  
Nous recevra dans l'éternel séjour !...

"Oyez ! la cloche sonne  
"Son glas froid, monotone  
"Au clocher du saint lieu ;  
"Cette voix gémissante  
"S'élève, suppliante,  
"Jusqu'au trône de Dieu !

"C'est le sanglot d'une âme  
"Qui soupire et réclame  
"Dans sa prison de feu.  
"Eh bien ! qu'une prière  
"Monte, monte, sincère,  
"De nos cœurs jusqu'à Dieu !"

J. - B. CAQUETTE.

Québec, novembre 1880.

## CHANT DE TRISTESSE

La Veillée des Morts.

DEUX NOVEMBRE

Dies irae, dies illa.

I

Le vent gémit sur la colline et passe en sifflant dans le branchage des arbres dont il emporte au loin les dernières feuilles. Des brumes épaisses et froides se répandent dans les airs comme le voile d'une veuve. Aucune étoile ne scintille dans le ciel silencieux et sombre. Dans une chaumière où naguère la mort a passé, deux enfants veillent seuls à la clarté vacillante d'une lampe.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que leurs lèvres se sont imprimées pour la dernière fois sur la main froide de leur mère ; bien des nuits se sont écoulées depuis l'heure triste où ses adieux éternels les laissèrent seuls sur la terre.

II

Pauvres enfants ! ils sont jeunes tous deux, et ils paraissent beaux dans leur douleur, comme les anges du Seigneur qui veillent sur leur sort. Mais quelle soudaine et religieuse terreur semble maintenant les agiter ? ce n'est pas la première fois, hélas ! depuis qu'ils sont seuls sur la terre, qu'ils se sont retrouvés à cette heure de la nuit auprès de leur foyer, jadis égayé par les doux récits de leur mère. Ils ont pleuré bien souvent en pensant à elle, mais jamais leur solitude ne leur a paru plus triste, et pâles tous les deux, ils se regardent en frémissant.

III

— Mon frère ! n'as-tu pas entendu un grand cri qui a été répété par tous les échos du vallon ? il m'a semblé que la terre bruissait sous le pas d'un fantôme gigantesque, et que son souffle avait ébranlé la porte de notre chaumière.....  
Le souffle des morts est froid... Je tremble. — Et moi, ma sœur, j'ai entendu comme des voix lointaines qui murmuraient des paroles étranges... Ne tremble pas ainsi ; ne suis-je donc pas avec toi ? — O mon frère ! prions la sainte Vierge afin qu'elle éloigne les morts de notre demeure.

IV

— Mais notre mère est peut-être parmi eux : elle vient nous visiter dans son lincoeur, notre mère bien-aimée !... car, vois-tu, ma sœur, c'est à cette heure que les morts sortent de leurs tombeaux... Ouvrons la porte, afin que notre mère vienne prendre au coin du foyer sa place favorite... — Mon frère, comme la nuit est sombre, comme le vent est froid et humide !... Entends-tu quels gémissements poussent les morts autour de la chaumière..... Oh ! ferme, ferme la porte !

V

Rassure-toi, ma sœur, j'ai jeté la branche de buis de la Pâque fleurie afin d'éloigner les mauvais esprits, et notre mère viendra seule. — Mais comment sera-t-elle, mon frère ? on dit que les morts font peur à voir, que leur chevelure est tombée, que leurs yeux sont terreux, et que, quand ils marchent, leurs ossements s'entrechoquent... Notre mère est-elle donc ainsi ? — Non, elle viendra avec les traits que nous aimions, avec les doux sourire qui nous accueillait au retour des champs, avec la voix qui nous appelait quand le soir nous surprenait loin de notre demeure.

VI

— Qu'elle vienne donc, notre mère bien-aimée, son repos est préparé, et elle ne sera point irritée contre moi, car tout est arrangé dans l'ordre qu'elle aimait... Mais, qu'as-tu, mon frère ? voilà que tu trembles comme moi. — Vois-tu, ma sœur, ces pâles lumières qui surgissent dans le lointain, ce sont les morts qui vont s'asseoir au festin qui leur est servi... Entends-tu les tintements funèbres de la cloche du village... Écoutez ! Écoutez ! on dirait

que des voix humaines se mêlent à celles des trépassés.

VII

"O jour de colère et de vengeance, qui fera paraître dans le ciel l'étendard de la croix, et qui réduira en cendres tout l'univers !

"Quelle sera la frayeur des hommes, lorsque le souverain juge paraîtra pour examiner toutes leurs actions selon la rigueur de sa justice !

"Le son éclatant de la trompette qui se fera entendre jusque dans les tombeaux, rassemblera tous les morts devant le tribunal du Seigneur !

"Toute la nature, et la mort même, seront dans l'étonnement et l'effroi, lorsque les hommes ressusciteront pour paraître devant le juge terrible.

"On ouvrira le livre où est écrit tout ce qui doit être la matière de ce jugement formidable.

"Et quand le juge sera assis sur son trône, on verra à découvert tout ce qui était caché, et aucun crime ne demeurera impuni."

VIII

— Quelles effrayantes paroles, mon frère ! est-ce que cette nuit est la dernière du monde ? et pas un mot d'espérance ne se mêlera-t-il à ces redoutables menaces ? O ma mère, ma mère !... — Silence, ma sœur, vois-tu les pâles lueurs qui guident les morts, sillonner encore l'horizon ; entends-tu les tintements prolongés de la cloche ? Les chants funèbres continuent : écoutons, ma sœur, écoutons encore.

IX

"O roi dont la majesté est si redoutable, Dieu qui sauvez vos élus par une miséricorde toute gratuite, sauvez-moi, ô source de toute bonté !

"Jésus, plein de tendresse pour les hommes, souvenez-vous que c'est pour moi que vous êtes descendu sur la terre ; ne me condamnez pas en ce jour terrible.

"Séparez-moi de ces maudits que vous chasserez de devant nous, et que vous condamnerez à des supplices rigoureux, et appelez-moi avec les bénis de votre père.

"Jour redoutable sortira de la poussière du tombeau pour être jugé par celui qu'il a offensé ! Pardonnez-lui, ô Dieu de miséricorde !"

X

— Seigneur Jésus, plein de bonté, donnez-leur le repos éternel ! murmureront ensemble les deux enfants. Soudain la porte se referma tout à coup violemment comme si elle avait été poussée par une main vigoureuse ; les enfants tressaillèrent et le craquement des solives qui soutenaient le toit de la cheminée sembla annoncer la chute du frère bâtiment. Soudain la lampe s'éteignit, et un gémissement plaintif se mêla au bruit du vent qui sifflait dans les crevasses de la toiture.....

XI

Le lendemain, quand le curé du village qui, au nom du Père qui est aux cieux, servait sur la terre de père à ces orphelins, vint frapper à la porte de la chaumière, il les trouva agenouillés auprès de la couche où il avait fermé les yeux à leur mère.

Le Seigneur leur avait envoyé un doux sommeil, et ils ne se souvenaient plus de leur terreur que la prière avait dissipée, mais ils se souvenaient d'une vision qui est un mystère du ciel.....

VICOMTE DE LAUTREC.

Détroit, Mich.

Quelques combles, pour n'en pas perdre l'habitude.

— Le comble de l'habileté pour un incendiaire ?

"Brûler le pavé."

— Le comble de la maladresse pour un fumeur ?

"Casser sa pipe."

— Le comble de la méchanceté envers un aéronaute, pendant qu'il est dans les airs ?

"Lui enlever le ballon."

— Le comble de la générosité pour un neveu ?

"Porter tout chez sa tante."

— Le comble du goût pour l'équitation ?

"Monter une scie."

## CHOSSES ET AUTRES

— La chasse est très abondante cet automne aux alentours de Québec.

— On rapporte qu'il y a eu une bataille sur la frontière russo-chinoise.

— Le gouvernement français a rendu obligatoire l'enseignement agricole dans les écoles primaires.

— Le 26 octobre était le soixante-septième anniversaire de la bataille de Chateauguay.

— On vient de terminer à Winnipeg l'érection d'une manufacture de savon, de chandelle et d'huile.

— Hambourg et Altona (Prusse), doivent être mis en état de siège, à cause des agitations des socialistes.

— Le sultan du Maroc a envoyé une note aux puissances déclarant que toutes les religions seront respectées dans toute l'étendue du Maroc.

— Le gén. Von Moltke, grand maréchal de l'empire allemand, a refusé le titre de Prince que lui a offert l'empereur Guillaume.

— Un grand nombre de canadiens partiront d'Ottawa le 10 novembre pour le Manitoba. Plusieurs chars de chevaux seront aussi expédiés en même temps.

— M. Aug. Drolet, du faubourg St-Jean, Québec, a tué à Ste-Foye un hibou mesurant quatre pieds huit pouces d'envergure.

— Il n'y a plus, paraît-il, qu'un mille et demi de chemin de fer à construire pour relier les lisses du Québec Central et du Lévis et Kennébec.

— Les nouvelles de la Ville du Cap sont alarmantes. Les indigènes de Natal sont révoltés contre les Anglais, et les garnisons sont en grand danger.

— La "Société des gens de lettres" de France vient de nommer M. Faucher de Saint-Maurice, de Québec, son correspondant au Canada.

— Le comte de Premio-Réal, consul-général d'Espagne au Canada, a reçu avis de son gouvernement de se tenir prêt à partir pour la Chine en sa qualité de chargé d'affaires.

— Un jeune Lacroix, de Sherbrooke, âgé de 12 ans, s'est empoisonné en avalant une chique de tabac. L'enfant est mort dans de grandes souffrances, et la médecine a été impuissante à lui procurer aucun soulagement.

— Tous les Etats de l'Amérique centrale sont aujourd'hui reliés par des lignes télégraphiques, qui ne peuvent que contribuer à les faire entrer chaque jour davantage dans la voie du progrès et de la civilisation.

— Le concours qui devait avoir lieu à Montréal entre les pompiers de différentes villes du Canada et des Etats-Unis, a été forcément remis à l'année prochaine.

— La grande sécheresse de l'été dernier fait appréhender que l'eau de l'aqueduc de Coton ne manque l'hiver prochain. Les habitants de New-York ont été avertis du danger et engagés à ne pas gaspiller l'eau.

— MM. Rivet et frère, de Bay City (Mich.), ont obtenu un premier prix pour un wagon léger, à l'exposition du comté qui a eu lieu dernièrement. Honneur à ces deux Canadiens.

— La princesse Louise retournera à Ottawa dès que sa santé lui permettra d'entreprendre la traversée. Actuellement elle est trop faible pour faire le voyage, et il est impossible de fixer une date pour son départ de Londres.

— On constate déjà dans plus d'une petite ville des Etats-Unis que les Canadiens-français sont en majorité. Par exemple, le dernier recensement montre qu'il y a à Baltic, Connecticut : 1,990 Canadiens-français, 333 Irlandais, 241 Américains, 12 Anglais, 12 Ecosseis et 11 Allemands.

— Les fermiers de M. King Herman, ex-M.P. pour le comté de Sligo (Irlande), et de quelques autres propriétaires, ont été notifiés de ne pas payer leur loyer sous peine d'être fusillés.

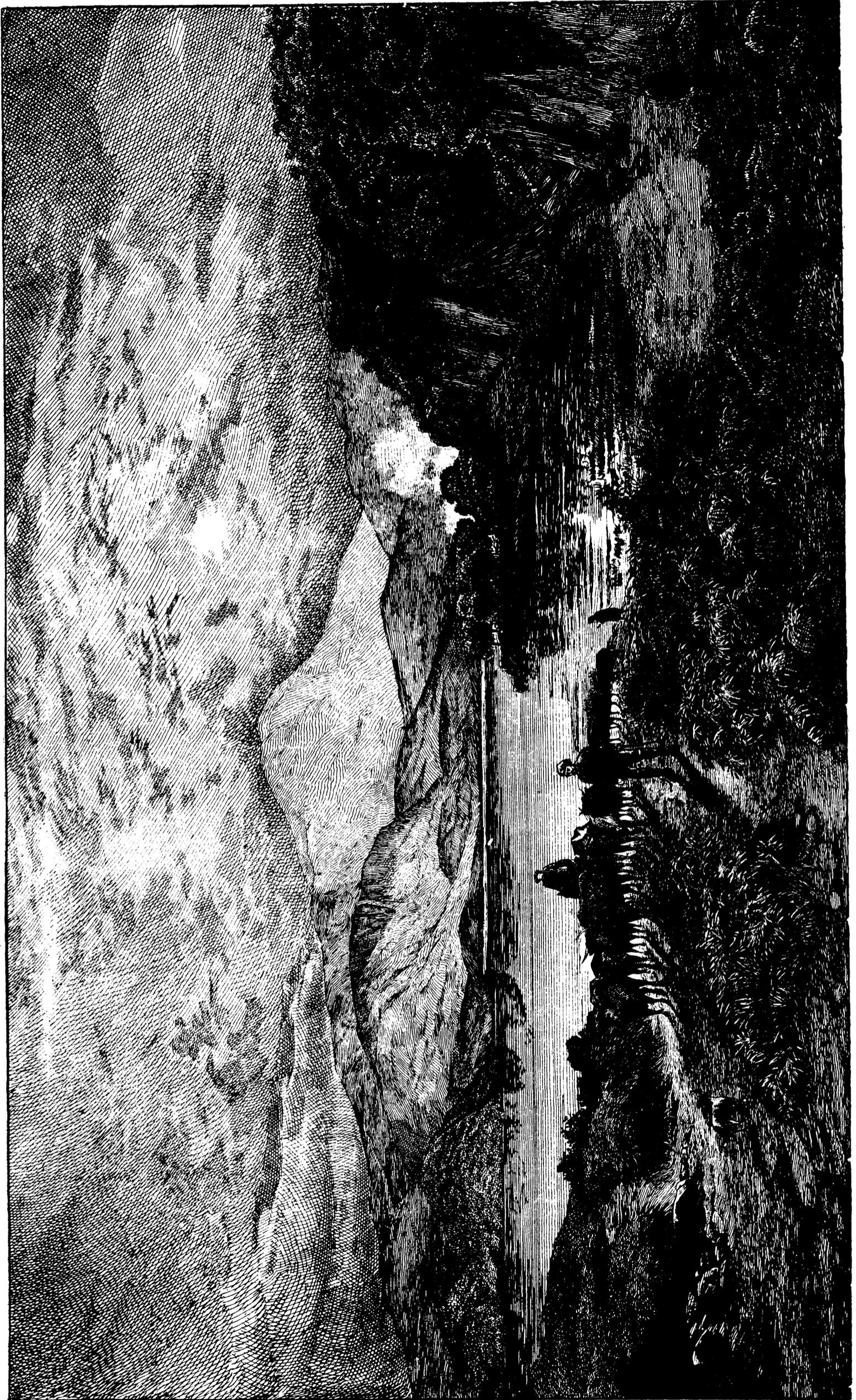
— Le messenger de Riza Pacha, qui a porté la proclamation du Sultan et les instructions pour la reddition de Dulcigno, a été assassiné.

— Un marchand de la rue St-Pierre, à Québec, vient, paraît-il, d'hériter de la jolie somme de \$250,000 par la mort d'un oncle en Angleterre.

— On parlait des puits à gaz de Louiseville (Rivière-du-Loup). — Ce gaz était connu depuis longtemps, dit M. Sulte, mais jusqu'à cette année la flamme (M. l'abbé Laflamme) leur manquait.

— Le ministère français a décidé d'adopter des poursuites contre le général de Charrette pour le discours qu'il a prononcé au banquet légitimiste de Rochesery. On prétend que ses paroles sont propres à exciter la population à la guerre civile.

— Les steamers *Aylan* et *Hurwooly*, en route pour l'Angleterre, ont essuyé une terrible tempête une fois en mer. Le *Hurwooly* a tout perdu ses animaux, 99 bêtes à cornes et 202 moutons. Le *Aylan* a jeté à la mer 143 bêtes à cornes et 186 moutons. Tout ce bétail appartenait à l'éleveur McShane, de Montréal.



LE RETOUR DES CHAMPS

—Des framboises d'une seconde récolte ont été cueillies, il y a quelques jours, sur la terre de M. Toussaint Vézina, à Ste-Foye, près Québec.

—La compagnie du pont de glace entre Hochelaga et Longueuil a signé un contrat avec M. Henderson pour tout le bois nécessaire à la construction du chemin d'hiver, en sorte qu'il n'y aura pas cette hiver d'interruption d'affaires entre le nord et le sud du Saint-Laurent.

—Le *Golos* dit que l'avenir est loin d'être brillant en Russie. Ordinairement, ce pays exportait 40 millions de boisseaux de blé par année, sera obligé d'en importer cet hiver. Le gouvernement s'occupe sérieusement de savoir comment empêcher les paysans de mourir de faim cet hiver. Il n'y a aucune perspective de bonnes récoltes pour l'avenir. Le même journal dit que les dépenses de l'année courante ont dépassé les estimées de 26 millions de roubles.

—On mande de Winnipeg que le développement de la ville s'accroît de jour en jour. Durant la saison qui vient de s'écouler, plusieurs centaines de maisons ont été construites; un grand nombre sont aussi en construction, et cependant, les arrivants ne peuvent que difficilement trouver à se loger. Les prix du loyer sont de 50 à 75 pour cent plus élevés que dans la plupart des autres villes du Canada.

FAITS DIVERS

DOULOUREUX ACCIDENT.—Une petite fille du nom de Jennie Fraser, dont les parents résident sur la rue St-Charles-Borromée, a eu, samedi avant-midi, l'œil crevé par une broche avec laquelle elle jouait.

BRIÛLÉ.—Un vieillard, Isaïe Lemay, âgé de 82 ans, occupait seul, une petite maison, située au village Ste-Emélie, comté de Lotbinière. Jeudi soir, un incendie éclatait dans l'intérieur de la maison et lorsque les voisins s'en aperçurent, les flammes avaient presque entièrement détruit la demeure du malheureux infortuné qui, lui-même, avait péri dans les flammes. Le lendemain, on trouva les restes carbonisés de la victime dans les cendres. Ils ont été inhumés le lendemain.

PÉNIBLE ACCIDENT.—Vendredi dernier dans la soirée, la paroisse de Ste-Rose a été le théâtre d'un pénible accident qui a coûté la vie à un jeune homme très estimé de cette localité. Hormidas Nadon, âgé de 15 ans prit un fusil pendu au mur et mit en joue Cléophas Cloutier. Il ne croyait pas le fusil chargé et pressa la détente. Le coup partit et frappa le jeune Cloutier au front et le tua raide. Le coroner Jones se rendit dimanche sur les lieux et tint une enquête. Le verdict a exonéré Hormidas Nadon de tout blâme. Voici deux dépositions données l'une par le père du jeune Nadon et l'autre par l'accusé lui-même.

Paul Nadon, forgeron, père de l'accusé, dit : Je suis allé à la chasse, vendredi après midi, avec un fusil que je n'avais pas touché depuis deux ans. A mon retour à la maison, j'accrochai mon arme à un soliveau de la cuisine. Le fusil était chargé. J'oubliai malheureusement de le dire à la famille. Je n'étais pas présent lors de l'accident. J'étais chez M. Cloutier, père du défunt.

Hormidas Nadon, l'accusé, dépose : Je suis âgé de 10 ans. Vendredi soir dernier, vers 7.30 heures, Cléophas Cloutier, le défunt, vint dans le magasin de mon père, et je conversai amicalement avec lui. Le défunt entra dans la cuisine, et s'assit à une table où se trouvait sa sœur Victoria.

Quelques instants plus tard le défunt se leva pour partir. L'explosion éteignit la lumière placée sur la table.

Ma sœur courut chercher la lampe et ce fut alors seulement que je constatai le résultat fatal de ce coup de feu. Cloutier était étendu mort sur le plancher. La balle l'avait frappé au front. J'avais l'habitude de jouer avec le fusil et je ne croyais pas qu'il était chargé.

TRISTE COINCIDENCE.—On ne s'entretient dans le quartier du Panthéon que du fait suivant : Il y a trois ans, Mlle Marie X... une jeune et jolie ouvrière lingère était sur le point de se marier avec un ouvrier menuisier du quartier, mais le jour même où les bans étaient publiés à la mairie du 5e arrondissement, le père de la jeune fille mourut et le mariage fut reculé à cause du deuil de la famille.

Le jeune ouvrier se ravisa au bout de deux mois et rendit sa parole à la jeune fille, qui fut bientôt recherchée en mariage par un employé de commerce.

Le deuil de la jeune fille terminée, les bans furent publiés; mais, ce jour-là, le père du jeune homme succombait à une congestion cérébrale. Ce second mariage fut également retardé à cause du deuil du fiancé, puis rompu comme le premier.

La pauvre ouvrière était menacée de coiffer sainte Catherine, lorsqu'un prétendant se présenta, il y a deux mois environ, fit sa cour et fut accueilli.

Ce troisième prétendant, qui habite le même quartier que la jeune fille, connaissait l'histoire des deux mariages rompus, et c'est un peu en tremblant qu'il attendait le jour de la publication des bans.

Or, ce jour-là, sa mère, malade depuis très peu de temps, mourait après une crise nerveuse.

Le malheureux jeune homme, fou de désespoir, allait courir chez sa fiancée pour lui apprendre la fatale nouvelle, lorsqu'il reçut par un commissionnaire une lettre de celle-ci, lui annonçant que sa mère, à elle, venait de mourir subitement.

La pauvre enfant, en apprenant que la mère de son troisième fiancé était morte presque à la même heure que la sienne, faillit devenir folle de douleur et de frayeur, car elle a fini par partager la superstitieuse croyance des bonnes femmes du quartier qui parlent d'un sort qui aurait été jeté à la malheureuse, et qui doit frapper tous ceux qui s'intéressent à elle.

Il faut espérer que le troisième prétendant, moins superstitieux, lui, osera affronter les périls imaginaires dont le menacent les bonnes femmes du quartier et qu'il épousera la jeune fille aujour'hui orpheline.—*Le Petit Journal de Paris.*

PRÉJUGÉ

Ceux qui sont parvenus à la richesse sont disposés à croire que si l'on ne s'élève pas au-dessus d'une condition médiocre, c'est qu'on manque d'intelligence et d'habileté. Ils oublient, les uns, qu'ils ont dû leur fortune principalement à des circonstances fortuites indépendantes de leur mérite; les autres, qu'on peut, même avec des facultés supérieures, ne pas vouloir de la fortune s'il faut l'acquérir en renonçant à se rendre utile comme on est le plus capable de l'être, selon les aptitudes particulières ou les vocations dont on se sent doué.

Il faut se défendre de cette tendance à faire de la richesse une mesure du talent et du courage moral. En s'abandonnant à un semblable préjugé, on arrive à altérer en soi les plus légitimes sympathies et à les rendre suspectes aux dignes et braves cœurs, dont la délicatesse peut se blesser à la pensée que la bienveillance qu'on leur témoigne n'est pas exempte de quelque arrière-sentiment de commisération sinon de dédain.

LE TRAVAIL

Tout homme est né pour le travail, c'est la loi de Dieu; la paresseux qui ne veut rien faire est un fardeau pour la société, et Dieu ne le bénit pas. *Aide toi, le Ciel t'aidera*, a dit un sage. Cette pensée doit se graver dans le cœur de chaque homme. Le travail bien compris n'est pas une peine, c'est un délassement nécessaire à la santé du corps et de l'esprit. Qu'y a-t-il de plus ennuyeux, de plus importun que l'homme oisif? Si s'ennuie, il fatigue les autres; les heures pour lui sont trop longues, la chaleur du jour trop difficile à supporter, le froid trop rigoureux. Ces hommes sont la plaie des sociétés.

Travaillez, enfants, si vous voulez être heureux, si vous voulez qu'on vous estime; allez au travail, le cœur gai, contents; priez Dieu de le bénir; songez à votre besogne et ne craignez jamais d'en trop faire.

Les Communautés Religieuses en France

On continue à faire exécuter les décrets contre les communautés religieuses. La semaine dernière, la police a expulsé de force les Capucins de leurs maisons à Pérignan et à Marseille. L'excitation de la population était très grande. Le peuple s'était assemblé en foule aux environs des monastères et, lorsque la police est arrivée, elle a éprouvé de la résistance. Le marquis de Coricolis et le rédacteur du *Citoyen*, journal catholique de Marseille, ont été arrêtés.

Les Français ont été expulsés de Rennes et d'Avignon. A cette dernière place, la police a dû démolir les barricades qui avaient été construites en dedans du monastère. Il y a eu beaucoup de trouble et de désordre, et quatorze arrestations ont été faites.

M. Constant, ministre des cultes, a renouvelé ses prétentions au sujet du contrôle exclusif des mesures à prendre pour assurer l'exécution des décrets du 29 mars. Il y a eu à ce propos de nouveaux dissentiments dans le cabinet.

VARIÉTÉS

Une excellente dame sollicite un bureau de tabac.

—Mais vous n'avez aucun titre, lui dit le chef de division. Avez-vous un fils qui ait été blessé à l'ennemi?

—Non.  
—Votre mari n'est pas mort sur le champ de bataille?

—Non. Ah! je n'ai jamais eu de chance!

Un pêcheur se dispose à jeter son filet dans une pêche réservée; survient le garde de la propriété.

—Vous avez vu l'écriteau; vous savez donc que vous êtes en contravention. Je vais appeler le garde champêtre.

—Mais j'ai une autorisation verbale....

—Alors montrez-la!

Un comble que nous vous laissons le soins de baptiser.

Une dame anglaise, accompagnée de sa femme de chambre se présente au guichet d'un bureau de poste et demande un timbre.

Puis se retournant vers la soubrette, elle fait un signe.  
Celle-ci tire la langue.

Et la dame, avec un imperturbable sérieux, promène le timbre sur la langue tirée et le colle sur la lettre!

Une affaire de meurtre venait dernièrement devant la cour de Vankesha.

Un témoin déposait de l'heure d'arrivée et de départ de bateaux.

L'un des jurés interrompait à chaque instant le témoin.

—Précisez, lui disait-il.

—A quelle heure arrive à Chicago le bateau parti pour le matin de Milwaukee?

—A sept heures précises.

—Et le départ est-il régulier?

—Très régulier.

—Mange-t-on bien à bord?

—Cela dépend.

—Pas de réponse évasive.

Le président interrompit :

—Mais, monsieur, ces détails sont inutiles...

—C'est une erreur, monsieur le président, je dois faire ce voyage dans quelques jours, et je profite de l'occasion pour me renseigner.

Il y a deux sortes de moquerie : la moquerie en cachette et la moquerie en face. Je ne vous détournerai pas moins de celle-ci que de celle-là. Si l'une est une méchanceté, une petite perfidie, l'autre est une impertinence. Ecoutez tout le monde avec une égale complaisance; la politesse et le savoir-vivre vous en font un devoir. Evitez la conversation de ceux qui n'ont rien de bon à vous inspirer, rien d'utile à vous apprendre; mais ne riez de personne. Savoir écouter est une preuve de bon sens, quelquefois de patience et de charité.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

TOUX.—Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La GORGE.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Orateurs* et les *Chanteurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Méfiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par boîtes.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 4 novembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPER, 693, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

N. 244.—MM. F. Dugas, N. O. Paquin, Montréal; N. P. Sorel; A. C., St-Jean; V. Gagnon, F. Côté, J. Delaunay, Québec; Trifuvien, Trois Rivières

CORRESPONDANCE

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci L. O. P. Sherbrooke.—Vous aurez une réponse définitive dans quelques jours.

Révd F. X. B., Saint-Hyacinthe.—Nous publions l'une de vos parties la semaine prochaine.

NOUVELLES

—M. Judd doit faire la partie avec M. Starbuck en décembre prochain, pour un enjeu de \$150.

—Le match entre MM. Delmar et Judd est fixé pour le mois de janvier 1881, pour un enjeu de \$300.

—Jugement a été rendu dans le concours de problèmes du *Canadian Spectator*: 1er prix, *Gemini*; 2e, *Strategy*; la série dite *Gemini* remporte aussi les prix pour les meilleurs 2e et 3e coups.

MAGNIFIQUE CHANCE.—A vendre un traité d'échecs, de 500 pages, par Philidor, le célèbre maître français; cet ouvrage, qui comprend aussi les traités de Greco, Stamma et Ruy Lopez, est offert pour le modeste somme de \$2.50; le livre s'a expédié franco de port. C'est une excellente occasion de se procurer un ouvrage de première classe sur les Echecs. Prière de s'adresser au Dr Lamoureux ou à M. O. Trempe

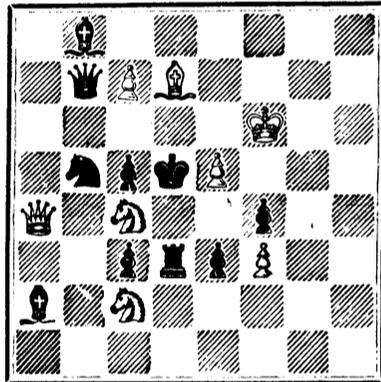
COMPOSITION DE PROBLÈMES.

L'idée de cloquer les pièces est devenue très populaire auprès de nos compositeurs modernes, qui ont rivalisé à l'envi entre eux pour innover dans ce genre de composition, et l'on possède un grand nombre de ces problèmes qui sont remarquables par leur subtilité et leur profondeur. A la vérité, le thème peut être très varié, mais il n'est pas convenable d'exiger un nombre assez considérable de pièces pour être mis à exécution. Une pièce *partiellement cloquée* peut se mouvoir sur la colonne de la pièce *cloquée* qu'elle peut toujours prendre, et l'on peut varier à l'infini le but de ce sacrifice, ainsi que les échecs à donner. (Voir diagramme N. 246.)

PROBLÈME No. 246.

Composé par M. S. LOYD, New-Jersey.

NOIRS.



BLANCS.

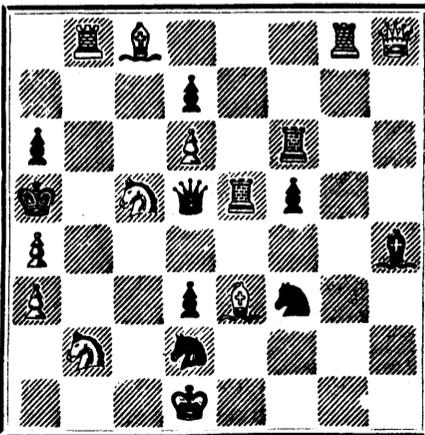
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

La beauté de ce genre de composition est rehaussée par l'introduction de pièces introuvables qui doivent disparaître avant que le pouvoir de la pièce *cloquée* puisse être utilisé. J'ai développé cette idée dans le diagramme No. 246, et je vais chercher à démontrer la richesse de ses applications. (Voir diagramme N. 247.) —S. LOYD, in *Chess Strategy*.

PROBLÈME No. 247.

Composé par M. S. LOYD, New-Jersey.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 244.

Blancs. Noirs.  
1 F 6e FR 1  
2 D mat.

On lit souvent sur des tombes :  
"La mort seule a pu nous séparer."  
Or lorsqu'un a vu dernièrement dans un cimetière :  
"Ici reposent Mme J. Leblanc et M. Lenoir, son gendre. La mort seule a pu les réunir."

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

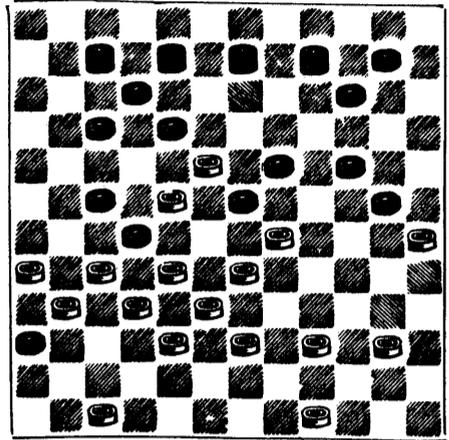
Solutions justes du Problème No. 237

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

PROBLÈME No. 239

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 237

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers for each player's pieces.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 28 octobre 1880.

Table for FARINE prices: Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

GRAINS

Table for GRAINS prices: Blé par minot, Pois, Orge, etc.

LAITERIE

Table for LAITERIE prices: Beurre frais à la livre, Beurre salé, etc.

VOLAILLES

Table for VOLAILLES prices: Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, etc.

LÉGUMES

Table for LÉGUMES prices: Pommes au baril, Patates au sac, etc.

GIBIERS

Table for GIBIERS prices: Canards (sauvages) par couple, Oies au couple, etc.

VIANDES

Table for VIANDES prices: Bœuf à la livre, Lard, Mouton, etc.

DIVERS

Table for DIVERS prices: Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, etc.

Marché aux Bestiaux

Table for Marché aux Bestiaux prices: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs., etc.

Table for Foin, Paille prices: Foin, 1re qualité, par 100 boîtes, etc.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

PROVERBES

"Acidité de l'estomac, mauvaise haleine, indigestion et maux de tête facilement guéries par les Amers de Houblon." "Étudiez les livres qui traitent des Amers de Houblon, suivez les prescriptions, soyez sages, bien portant et heureux."

En vente chez tous les pharmaciens

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA, usage des maisons d'éducation, par L. ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal."

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARLETTE.

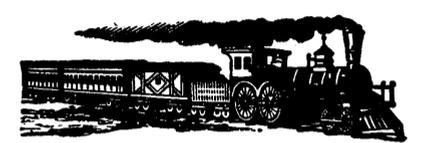
Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de M. G. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom 10 cts. — Cts. de Cartes NASSAU N. Y.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats, pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Lists departure and arrival times for various routes like Hochelaga, Québec, St. Jérôme.

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année: 20 locomotives, 16 wagons de première classe, etc.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestantisme. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

AVIS! The Scientific Canadian

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)